

Régine Detambel

# *L'AMPUTATION*

roman

Première édition : Julliard, 1990.

© Régine Detambel

*... tu loges tout entier dans ton pouce...*

Georges Perec

Les cylindres rouillés, les cames, les bielles, les tiges, tous les viscères creux ou pleins du moteur mis à nu, visité, confèrent à la rotative des Nouvelles Imprimeries Caldon, désaffectées depuis mars 1986, l'aspect d'un formidable écorché. Elle occupe toute l'aile gauche du hangar, forçant, sous l'influence de sa masse, une douzaine de véhicules de levage dont certains ont versé, inutilisables, miniaturisés par le contraste, à une modestie décuplée. Comment ne pas l'imaginer libérée de son socle – caisson que j'appréhendais comme un étouffoir, un intolérable bâillon – oscillant, suspendue dans le vide, soumise aux seules lois de gravitation, disposant de l'espace dans un balancement régulièrement entretenu jusqu'à son plus pur équilibre. Elle eût alors dominé la gangue d'où je l'aurais tirée, désireux de voir son ombre recouvrir une surface désormais vierge de toute pression. J'aurais encouragé, à l'aide d'une couche d'email réfléchissant, l'illusion dont tout spectateur de ce vis-à-vis massif – interlocuteur en lévitation – subirait, malgré l'emprise du vertige, la griserie d'insécurité. Il ne fait pas de doute que Christa aurait applaudi le projet, Taksi contribué à sa réalisation. Le courage me manqua, je n'en parlai pas, esquivant par là même et assez lâchement l'hypothèse d'une erreur d'appréciation.

Délaissée, témoin d'une pesanteur à peine maîtrisée, une sculpture de bois peint et caoutchouc, intitulée Dzêta, s'appuie contre la machine. Je les pèse, les soupèse, avouant combien manquent à ma création axes et pivots, équilibre,

force, mémoire et mouvement. Christa en fut pourtant la source bruyante et indisciplinée.

Exagérer dans ses proportions la bouche allemande de Christa pour en prélever le défaut de prononciation m'aurait donné l'espoir d'inoculer à mon ouvrage ce zézaiement qui mène la langue contre les incisives jusqu'au postillon, aggravant cette manie d'énoncer « sculpteur » comme « dompteur », de bousculer l'élision du p, dans une moue propagée des sourcils aux commissures. Mieux valut, à mon sens, abandonner une tentative dont l'échec ou la réussite eussent pareillement indigné le modèle : celui-là en raison de mon incapacité à copier d'après nature la moindre vibration sonore, celle-ci pour mon inconvenante maladresse apte malgré tout à saisir, par sa vigueur, la perfection dans le hasard.

Bien qu'elle eût déjà accepté de poser pour quelques esquisses, Christa ne s'y soumit qu'avec l'espérance de ne point s'y reconnaître. Nous partageons le même dégoût : le triangle des épaules et du dos, l'élancement vertigineux des jambes, du pied, en somme la chair, creuset manifeste de glotonnerie, grossière fabrique de chaleurs et de miasmes, animèrent nos premières conversations. Adolescent, je drapais les nus afin d'abstraire les limites de leurs volumes et changer, fil à fil, leur trame asymétrique en un tissage artificiel et parfait. Alors je sus que je n'étais pas sculpteur, qu'il m'importait peu de reproduire, si timidement que ce fût, une forme. Néanmoins, attaché à une orgueilleuse persévérance, j'ai travaillé les pierres et l'argile, ébauché des concavités, nivelé des bosselures, limé, taillé, poli. Et la plus aboutie de mes oeuvres ne valait pas même le tas de cailloux de Démosthène. Je désertai les Beaux-Arts, réduisis en cendres un diplôme qui me coûta moins en sueur créatrice qu'en incessants trajets de ma chambre de bonne au Café Marceau, repaire où quotidiennement se déboulonnaient César, Moore, Maillol et Rodin.

Ma rencontre avec Christa, livrée dans son enfance aux psalmodies d'un orthophoniste, lectrice de Cicéron, Salluste et des tragédiens grecs, détermina ma nouvelle ambition. Elle me fit me tenir la gorge, percevoir ses vibrations, l'empaumer pour le plaisir d'une gutturale syncopée et me suggéra alors de travailler à des diapasons. Variant le matériau, utilisant

tour à tour aluminium, fer et bronze, je fixai moi-même, parfois arbitrairement, le taux des alliages.

Aucun jamais ne vibra. Aucun jamais ne rendit le moindre la, le moindre son, si altéré fût-il.

Dzêta, une commande destinée, ironie du sort, à un parloir d'hôtel de ville, ne me laissera pas même espérer l'approbation des pigeons, consciencieux artistes de la patine.

Les jambes allongées, les chevilles serrées, je fume. À deux reprises, la cigarette s'échappe de mes doigts. Un grésillement s'évapore là où précisément fibres de papier, crasse et boue accumulées sur le sol ont offert un combustible à sa pointe rouge. Je la ramasse, reprends mon entraînement sans l'aide périlleuse d'un miroir qui me contraindrait à des prodiges de coordination.

Dans la pénombre de l'entrepôt, je multiplie les efforts pour éduquer ma main gauche à de nouvelles données : atteindre ma bouche sans perdre une certaine franchise du geste, viser un point situé en deçà de mes yeux, où devrait conduire le seul automatisme. J'oriente le mégot pour une meilleure prise bien au milieu des lèvres, au creux du pli charnu. Pas vraiment satisfait, je le mâchonne, le rattrape du bout des dents. Un faux mouvement fait crépiter ma barbe. Je l'écrase du talon de la main, la martèle dans une panique d'immolation. À temps j'étouffe l'étincelle qui a dû roussir les poils d'une nuit.

Dans le but avoué d'achever cette métamorphose inattendue, j'aurais pu mettre à profit la courte absence qui lui succéda pour cesser de fumer. Ma décision eût été prise à la manière commémorative d'Italo Svevo. L'outil serré dans ma main gauche, l'étui à cigarettes bloqué dans un étau, je me serais fait le graveur d'une date doublement significative, soulignée d'un logo emprunté à une marque de blondes sans filtre. Cette éventualité négligeable inaugura, sans que ma volonté y prît la moindre part, le long métrage intime de mes aventures tabagiques.

Je me rappelai avec délices ma première bouffée vers quatorze ans, tirée d'une Pall Mall sévèrement tenue par un oncle tout à sa crainte de me voir sucer trop longtemps une friandise que réclamaient ses doigts jaunis par le besoin. Le monde, je l'ignorais, ne m'arriverait plus qu'au travers d'un mur de fumée. Quoi qu'il en soit, encouragé par l'apparente docilité de ses circonvolutions, je m'essayai à faire des ronds. Dérisoires, mes coups de glotte échouèrent dans une toux ruinant l'espoir d'une troisième taffe. Aucun malaise, aucun étourdissement n'avait pourtant perturbé cette initiation. Seule subsista quelques jours une incertitude de mon odorat. L'année suivante, je fumai, successivement et dans leur intégralité, une cigarette turque de fabrication artisanale, un havane bagué et un paquet d'Amsterdamer dans une pipe d'écume (cette dernière expérience me rendit malade toute la nuit). Plus tard, j'en vins, par économie, à rouler mes cigarettes et appris du même coup l'usage insoupçonné d'une rondelle de carotte. Je ne compte plus les chemises, les pantalons, les housses, les nappes, troués, brûlés, noircis, et les cendres conservées, par bravade ou étourderie, jusqu'à la rupture d'équilibre, tombées entre les pages des livres, sur le vernis frais, les jaunes d'oeufs, un jour à même le sein de Christa qu'elles poudrèrent...

Fumer ici procède d'une inconscience criminelle : le papier nous a envahis.

Sans déroger à son engouement pour les constructions insolites et en dépit de l'urgence, Taksi avait prospecté aux lisières de Marseille avant de dénicher, entre une gare de marchandises et un marché à la volaille, ce qui lui apparut comme un nid à lumière merveilleusement propice à l'éclairage d'un atelier de création.

*Où vivions-nous ?*

Nous vivions alors à cinq dans une chambrette sous les combles, tenus, pour garantir notre peu d'intimité, de consentir à notre propriétaire un supplément d'une cinquantaine de francs afin de jouir à notre guise de l'étendue des toits. En tournant sur nous-mêmes à la façon d'une girouette, nous pouvions posséder tout Marseille.

*De quoi vivions-nous ?*

Ichherri et Carubins, paysagistes à l'occasion, s'acquittaient aisément de commandes qui tenteraient d'aérer un énième restaurant, les campings alentour, brossaient indifféremment, à l'aquarelle ou au pastel, l'arrière-pays, le port, les digues, la mer, sans déplacer le matériel et risquer de voir les chevalets rongés par le sel des vents.

Taksi et moi propositions au marché aux puces de petits objets en fil de fer multicolore et des statuettes de galet.

Christa, elle, lisait et tenait les cordons de la bourse.

*Comment vivions-nous ?*

Quand la pluie nous surprenait, notre barda déballé entre les cheminées, nos serviettes de plage à même les tuiles grisâtres, nous nous enfilions par un vasistas et passions parfois des semaines entières dans une promiscuité qui ravissait Christa.

*De quoi rêvions-nous ?*

Ichherri espérait saisir sur sa toile les mouvements d'horloge, les sautes de temps, la combinatoire des minutes.

Carubins comptait sur la chance pour s'introduire, un jour, dans un studio de cinéma. Il peindrait ainsi les stars de la Croisette sans passer par les couvertures glacées de magazines.

Taksi souhaitait reprendre ses études de chimie pour immortaliser, avec des sphères d'acier, les liaisons atomiques, le tourbillon moléculaire, la fusion, la fission, le tableau tout entier de Mendeleïev.

Christa, elle, ne rêvait de rien d'autre.

En ce qui me concerne, j'en ai déjà fait mention plus haut (vibrations).

Nous choisîmes, d'après les croquis dithyrambiques de Taksi, de transférer, d'un commun accord, notre pauvre bagage de réchauds et casseroles aux Nouvelles Imprimeries Caldon. L'exceptionnelle surface des lieux nous fit redouter une cohabitation probable avec des bandes de fugueur ou plus vraisemblablement d'autres artistes en mal de combines. Des clochards persistèrent quelque temps à épier nos plats de spaghetti, lorgner Christa dans son cabinet de toilette – des rideaux de journaux tendus autour de la bassine – et ne disparurent tout à fait qu'après nous avoir conduits à prendre des dispositions radicales. Ichherri se sépara d'un dessin et acrylique sur toile à un prix dérisoire pour acheter trente cadenas. Il n'en fallait pas moins pour assurer la fermeture des gigantesques portes coulissant dans l'acier de leurs rails. L'atelier barricadé, nous inventoriâmes, assez sceptiques, ce qu'il renfermait. Métaux corrodés, câbles, dominos, éclats de néon, containers cabossés laissèrent vite entrevoir à Taksi tout le parti qu'il pouvait en tirer. Des caisses, des cartons autorisèrent nos meubles de rangement, nos tabourets d'artistes. Des ficelles et des cordes justifèrent l'arrimage de tôles battues par le vent. Dans un coin totalement désert, l'impérieuse rotative, vaste comme deux wagons, dardait des antennes de fer sur lesquelles Christa, le second jour, étendit notre linge. Irré-

cupérable, imprégné d'encre grasse, il nous fournit une quantité notable de chiffons en tous genres.

Des massicots, des véhicules privés de roues, amputés de leurs leviers, énervés de leurs circuits électriques, échoués là, entraient dans notre paysage comme autant de bornes pour l'oeil et nous devinrent, en peu de jours, familiers. Christa nous en demanda l'exclusivité et prit plaisir à s'installer aux volants démesurés qui lui faisaient écarter les bras et tendre à l'aisselle les coutures de son chemisier. Manipuler les boutons des chariots élévateurs, proposer un tempo aux pédales la paraient d'une béatitude d'enfance. Taksi, lui, se contentait d'arracher à ces monstres morts des pièces irréfutables de modernité pendant qu'Icherri tripotait les moteurs, essuyait ses pinceaux aux courroies de transmission, s'écorchait les mains sur des chaînes sautées, des capots, des tubes de graissage. Il coutura même de vieux pneus avec une alène de cordonnier mais les machines le tinrent en respect. Vaguement vexé, il les croqua sous tous les angles pour les abandonner comme des bibelots aux origines suspectes. Tout le rebut fait désormais partie intégrante de l'« Untitled » mastoc qui demanda à Taksi le travail de sept mois.

Nous ne pensions déjà plus qu'à notre confort dans l'aménagement du petit territoire nécessaire à notre vie communautaire quand je découvris, au hasard d'un tour du propriétaire, sous des bâches noires si tendues qu'elles semblaient matérialiser le fond de notre microcosme, un trésor de papier estimable en tonnes, dont les rouleaux, les mains, les rames s'étagaient sur des hauteurs phénoménales, à crever le plafond. Immédiatement, Christa sut nous convaincre de l'importance d'une telle profusion de vélin, hollandaise, japonaise pour les échafaudages les plus prestigieux et nous convia à rivaliser avec elle d'intelligence pratique. Uni, rayé, quadrillé, glacé, vergé, doublé, moiré, granité, le papier put subvenir en partie à nos besoins domestiques et sur une proposition originale d'Icherri, le vélin se fit literie, rembourrage de sièges de voiture récupérés à la casse. S'imposèrent alors une division des biens et un lotissement des terres. À chacun de nous échut le cinquième du butin en rames et les mètres carrés de béton indispensables à l'exercice de son art. La part de Chris-

ta à son indolence d'égérie. Fatigués de l'entassement de la rue des Trois-Coupes, il nous sembla normal de délimiter nos propriétés. Nous fabriquâmes des paravents, des cloisons de papier que chacun décora et parapha. Christa couvrit ses tentures de morceaux du *Journal* de Kafka. Et le papier devint textile : tabliers de peintre et de sculpteur pour nous, robes de nuit pour Christa que la perspective d'un vêtement jetable inondait de joie devant l'ampleur du gaspillage enfin permis. Carubins, enchanté de la gratuité de la matière première, nous concocta même un chewing-gum de japon qui se délitait après trois mastications et laissait dans la bouche un arrière-goût particulièrement amer. Il en raffolait et chiquait, projetait des boulettes imprégnées de salive qui se collaient dans nos cheveux. Ichherri trouvait plus urgent de se confectionner un toit de bristol, oppressé par le plafond du hangar qu'il guettait chaque soir, s'angoissant de la chute possible d'une poutrelle d'acier. De fait, les jours de mistral, le vent entonnait une singulière mélodie que la charpente métallique renvoyait en écho. Cette ridicule protection lui fit momentanément mimer le mépris du danger. Taksi, pour le tranquilliser tout à fait, installa par la suite un vrai portique d'athlète groupant anneaux, corde lisse et corde à noeuds pour contrôler régulièrement, au terme d'impeccables grimpers, la solidité de notre toiture.

Le papier accuse une blancheur tranchant sur la rouille et les dépôts noirâtres, en exhibe la vétusté.

Chaque matin, le papier accroche la lumière, la réverbère.

J'attends, prévenu sans procès, cette aube à notre usage exclusif. Assis sur la rotative dont j'ai péniblement escaladé l'échelle, je fume une autre cigarette. Il me serait peut-être plus facile de la glisser entre médius et annulaire. J'hésite, j'essaie.

Enfant, une craie dans chaque main, je jouais l'ambidextre, pauvres gestes d'imitateur, pour avoir entendu dire : voilà l'apanage de tout artiste. On assurait leurs mains à millions, ils étaient esclaves de la goutte de chair à la pulpe du doigt, garantie *sine qua non* du génie. Cela, mes doigts maigres et courts ne le proclamaient pas.

Dans leurs alvéoles de papier, eux, dont une main désormais me sépare, peuvent dormir. J'ai pris soin de me déchausser en entrant et Tibre, le chiot de Taksi, est beaucoup trop jeune pour prêter l'oreille à la nuit. Ce dimanche semble même assouplir la gare de marchandises : pas de chocs de caisses, d'ordres vociférés en arabe ou en italien, de noceur ivre mort qui viendrait vomir contre le hangar, ni le marché aux piailllements de volailles attachées par les pattes, extirpées des cageots dans une orgie de plumes. Aucune cloche n'a encore tinté pour assourdir Pâques.

De mon observatoire, je distingue des formes écrasées par la distance et dépouillées de tout relief aigu. Elles font tache sur le tapis blanc que la lueur de mon briquet réveillera d'un coup.

En pantalon, torse nu, Ichherri dort sur le ventre. Dans l'attitude naturelle de l'amant, ses bras étreignent une taie bourrée de confetti. La boucle de sa ceinture défaite mord le dos de sa main, modelant en creux sur ses tendons un motif indien. Des pinceaux de poil de martre, du numéro trois au quatorze, trempent dans une bouteille d'Enviant tronquée, remplie d'essence de térébenthine. Tracée au feutre, la mention « inflammable » surmontant un drapeau de pirate se devine plus qu'elle ne se lit. Le plus consciencieusement du monde, j'écrase ma cigarette dans un mouvement tournant

qui arrache du filtre les dernières mèches incandescentes. L'air fourmille de raclements, de borborygmes, d'halètements. Quelqu'un clapote et je me représente une langue empâtée frémissant sous la colonne d'air expiré. Dans un désœuvrement fébrile, je m'emploie à en débusquer le propriétaire. Mon tour d'horizon s'achève sur Tibre dont les babinnes humides gonflent et dégonflent, s'attachent aux canines, accompagnent la dilatation des narines, le lent glissement du museau à la saignée du coude de Taksi. De respirations détendues, coulées, je n'entends rien.

J'ai rallumé une cigarette moins pour le désir de tabac que pour le frisson de pyromanie qu'elle présuppose. Un début d'incendie impressionné par le béton et chichement nourri d'une croûte de poussière solide ravagerait l'instant d'après ne serait-ce qu'une alcôve, celle d'Icherri, séduit par la bouteille d'essence de térébenthine, ivre de cette manne en fibre de papier. J'aspire de prudentes bouffées. Entre deux soupirs de Christa, retenus comme des gémissements, il m'arrive de percevoir le ronronnement de mon mégot.

Carubins dort sur le flanc. Pétrifié puis érigé en statue, il aurait l'allure martiale d'un karatéka. Son bras droit sous l'oreille serait tendu pour l'attaque et sa main crispée préfigurerait l'assaut d'une manchette. Je constate puis vérifie que mes rejets de fumée viennent bien à contretemps de ses ronflements habituels. Son front marqué d'un pli de papier traduit une cicatrice de brûlure aux lèvres déchiquetées. Tard dans la matinée, Christa présente encore des stigmates semblables aux genoux, aux aisselles et au cou. Elle s'en amuse.

Dans une enceinte de cartons toilés abondamment peints par Icherri et Carubins, s'alignent des boîtes de conserve. Je ne peux les distinguer toutes, vues de dessus, que par la diversité de leurs procédés d'ouverture : la baguette de métal exigeant une clé universelle conditionne thon, sardines et maquereaux au vin blanc ; le simple anneau à tirer pour dérouler un copeau de ferraille prédécoupé annonce pâtés, rillettes et salades assaisonnées ; les boîtes de corned-beef sont munies d'une petite clé en forme de T soudée au couvercle. Les conserves de légumes ou de fruits nécessitent, elles, l'emploi du traditionnel ouvre-boîtes. Avec le pain conservé dans un sa-

chet en plastique, un paquet de pâtes aux oeufs Lustucru et une livre de café malté, elles constituent l'essentiel de nos provisions de bouche. Taksi récupère parfois chez un boucher un pot-au-feu de cantine dont l'os à moelle détourne le chiot de nos paravents, tour à tour calme et aiguise son appétit. L'os repoussé parce que trop gros pour sa jeune mâchoire, Tibre émiette placidement un avion de papier. Taksi, se sachant des talents de plieur, le ravitaille régulièrement. Pour protéger l'exposition de ses meilleurs travaux, il s'est ménagé une volée d'étagères dans la cabine d'un chariot. Rien ne l'arrêtait, ni les pages d'une préface, ni celles d'une table des matières qu'il lui arriva de sacrifier au pliage rigoureux de cocottes pondueuses, de boîtes à fond escamotable, de poupées russes, de pièces de vaisselle. Son argent fondait alors en un seul jour chez le papetier. Aujourd'hui, la pléthore de feuillets filigranés l'écoeure et sa collection ne s'agrandit guère depuis que le matériau a perdu l'éclat d'un luxe prohibé. Sa position vis-à-vis du papier reste cependant équivoque. Malgré la précarité de notre situation financière, il ne veut pas entendre parler d'une liquidation de nos biens et partage avec Icherri, dont les phobies sont multiformes, moins l'angoisse de notre pénurie que celle de notre expulsion. La plupart du temps, leurs cauchemars, rituellement décrits à l'heure du petit déjeuner, mettaient en scène un huissier coiffé d'une casquette de chef de gare qui, escorté de policiers en armes, culbutait les paravents, nous battait comme plâtre, nous scrutait à grand renfort de matraques et de balles à blanc, à la jetée la plus proche. Dans la version finale d'Icherri, un bateau dont les cales redessinaient le boui-boui de la rue des Trois-Coupes nous attendait cyniquement. Dans celle de Taksi, on nous précipitait du haut d'un toit de tôle sur la Canetière hérissée de pals et de herses.

Perché sur ma machine, gérant de catastrophe, spectateur hermétique, je ne perçois plus que la grotesque mise en scène du sommeil, le dépouillement d'un décor où les acteurs, mes compagnons, taisent l'essentiel de leur secret en déjouant l'impudeur de ma veille.



L'aube s'annonce par des ombres que je pourrais voir se déplacer avec leur régularité de grande aiguille si mes yeux ne se fatiguaient à les épier, écartées, évincées à chaque instant par de nouveaux rais. Les poutrelles tiennent lieu de balancier, de juste milieu dans ce clair-obscur. À l'est, les tôles sont débordées par leurs interstices, leurs rongements de rouille où la lumière s'engouffre plus qu'elle ne se faufile. Je suis sa progression, heureux d'être distrait, d'échapper à ces dormeurs, de rompre avec une responsabilité usurpée de veilleur, l'indiscrétion qu'elle entraîne. Un éblouissement rond comme un flash de photographe, aussi brûlant, aussi mobile, s'est imprimé sur mes rétines. Et mon regard transporte avec lui cette lampe frontale de mineur, illusion rouge ou orangée. Je m'amuse, paupières closes, à la diriger, orienter mon menton, mon nez, des théâtres d'ombres aux zones plus claires.

Les angles se ferment, les arêtes des poutres se profilent, les chariots prennent les poses félines, presque paresseuses de grands corps en pleine digestion. Dans la violence des reflets, dans la traîtrise des pièges de lumière, je sens la chaleur monter que la tôle convoque, la ferraille attire, retient et exhale. Elle porte ici une odeur reconnaissable de graisse et d'encre volée à la poussière qui s'agglomère, se dilue dans de vieilles flaques d'huile et s'évapore.

Les ateliers, rangés comme les dormeurs entre les cloisons de papier, remuent avant leurs maîtres. Mes sculptures se tassent sous la lumière, celles de Taxi, au contraire, y puisent une nouvelle hargne. Des outils, épars sur les tréteaux, rayonnent. Des toiles d'Icherri, disposées sur la gauche, près du cabinet de toilette, je ne distingue que l'envers : armature de bois, rangées d'agrafes et de clous à tête ronde.

Face à moi, trois huiles de Carubins, retenues pour un vernissage fin juin, s'appuient sur deux toiles à maroufler. La première représente un coq noir ouvrant une gueule de Moloch sur une basse-cour de perruches. La seconde, définie sur 170 X 90 centimètres, a été baptisée collectivement « Le cottonnier ». Elle montre (Carubins préfère « démontre ») le mécanisme de la guerre de Sécession.

La troisième toile bée, crevée en son milieu. Le personnage principal – caricature bicolore de dragon chinois – s'est envolé Dieu sait où.

Quelque chose a tremblé et Taksi, le premier, se réveille. Sans transition, sans ordre apparent, on déjeune, on agace le chiot, on entasse la literie dans des sacs de jute, on balaie, on crée un courant d'air, on tousse, on s'éclaircit la voix, on parle en mangeant, on se frotte les yeux. On ne me voit pas. Ça sent les pâtes et le café, le malt grillé. Je n'ai pas bougé, pas même ramené les jambes sous moi dans un repliement instinctif. Je les vois dresser la table, manger, faire la vaisselle, se laver, se sécher, se broser les dents, se raser, s'habiller, aller, venir, faire une liste de courses, feuilleter un magazine périmé, siffloter, chanter. Ils ne voient rien. Ils connaissent pourtant la rotative et l'ombre qu'elle répand. Ils passent à plusieurs reprises devant la toile crevée et ne voient rien. Ils passent et repassent devant, nu-pieds ou nouant leurs lacets, les fesses contre. La robe de Christa va jusqu'à la frôler alors qu'elle suspend, sur la pointe des sandales, un ruban de papier tue-mouches à un tesson de vitre.

Quelque chose maintenant change. Je vois Carubins s'effondrer sur une chaise, trop ahuri pour crier. Devant un tel silence, les autres se figent. Taksi, au fait d'énigmes policières, comprend et songe à remarquer que les outils n'ont pas été déplacés, qu'il n'en manque aucun, que les autres toiles sont intactes. Ichheri, lui, enquête moins méthodiquement : il va des contours de la plaie qu'il examine aux traces de semelles sur le sol sans en tirer la moindre conclusion. Christa palabre, s'époumone, propose :

– La vieille brocanteuse !

Ils tiennent conseil. Ce n'est pas elle, ni le frère d'Ichheri, ni ceux qui auraient pu entrer ici dans la seule journée d'hier : Hélène, l'amie de Carubins, les clochards, le gitan, les travestis de la gare, les gosses, le marchand de volaille, toute

la faune alentour. Alors le facteur, le casseur, le voleur, l'amat-  
teur, le voyeur, le colporteur, le rémouleur, le dealer...

– C'est moi !

## II

Tu leur racontes. Tu ne sais pas comment mais tu leur racontes.

C'était hier, début d'après-midi.

Tu tourmentais la râpe, le pied-de-biche, les passais d'une main à l'autre sans t'accorder l'audace de les y laisser, de refermer sur eux ton poing, de sculpter. Les manches de ta chemise, le bas de ton pantalon de toile étaient roulés, une sudation gratuite, abondante et huileuse baignait ton cou, ton dos.

Le réveil, pourtant, avait été normal, les conversations normales. Il n'y avait rien à craindre, les commandes étaient honorées, les dettes pratiquement épongées, Tibre assez calme. Le bloc de diorite, nettoyé, dégrossi, à peine défiguré par la taille des plans principaux, t'attendait, bien en évidence, sur ta table de travail. C'est sans enthousiasme qu'après le déjeuner, tu l'avais rejoint.

Tu avais successivement discuté avec Carubins de la suprématie du blanc de zinc sur le blanc de titane, du prix de certains vernis, de la déroute d'Icherri dont les dernières toiles ne donnaient à voir qu'un trait peureux et inachevé. Ta bouche sèche, ta parole rétive, âpre, rugueuse, tu savais à quoi les devoir : ton ciseau restait inerte, ta râpe molle, ton marteau, une masse de carrier, lourd à promettre des blessures en place d'entames nettes. Et la sueur, que la peur, bel et

bien, attirait jusque dans tes yeux, par-dessus la barre des sourcils, achevait de troubler tes fantômes d'intention. Tu constatas que Carubins, cependant, n'était curieux de rien. Il insistait, te disait, en vrai militant, respecter l'angoisse, les remuements de conscience, les secondes délicates qui précèdent le travail. D'ailleurs, tu le voyais, lui-même, conduire ces préliminaires à d'étranges paroxysmes, véritables crises d'où il sortait habité d'une fraîcheur déconcertante.

Hélène klaxonna, coupant net son réquisitoire et le ronflement de la moto amplifia le bourdonnement, prémices d'un vertige auquel tu ignorais devoir céder. Tu n'entendis pas, dans la pétarade du bicylindre, s'enclencher la vitesse mais Taxi fut arraché à sa sieste. Il répondit oui, oui, oui à tes questions peut-être déjà inintelligibles et courut au bus de 15 h 12. L'absence d'Icherri, absorbé, à la terrasse d'un café quelconque, au portrait d'une éternelle rombière, était habituelle pour un samedi. Celle de Christa, par contre, t'abattait un peu plus. Une fois encore, elle était allée claquer l'argent d'une allocation dans des éditions rares, des essais numérotés, voire des manuscrits que tu presentais, à son plus grand dédain, comme d'admirables faux. Tu paierais cher aujourd'hui pour qu'elle te demande toutes les deux minutes, avant d'attaquer chacun des alinéas de son livre, si ça va, si ton travail avance, si tu en es satisfait. Ta sueur vous aurait fourni le prétexte d'une baignade d'avril. Mais voilà, seul avec la pierre, tu la tournais, la retournais, tu cherchais la faille, la paille, dans son réseau indémêlable. Muette, elle n'offrait rien à ta vue, rien à ton toucher, d'une entrée en matière.

Tu aurais pu jouer l'amorce aux règles du hasard et composer ensuite, à partir de ce clinamen, une ordonnance plus rationnelle. Mais cette tricherie, cette politique du tâtonnement te dégoûtent.

Dans l'outrecuidance de ses ruissellements, dans les méandres qu'ordonnaient tes pores, la sueur accompagnait l'intuition aiguë, totale, d'une apocalypse de tes talents. Truquer tes sensations, mimer ta souffrance auraient facilité la surenchère dans la débâcle. Tes certitudes les mieux assurées flanchaient et tu t'étendais avec complaisance, comme pour les retenir, sur les ruines d'un génie discret, l'effacement de

quelques capacités naturellement développées par une éducation ouverte et variée. L'écrasement de ta vocation tirerait plus de larmes des amateurs de gâchis. Tu ne savais plus (mais est-il question de savoir ?) tirer parti d'un édifice, d'un assemblage, voir, du premier coup, l'essentiel d'un métal tordu, d'une souche, d'un équilibre incomplet dans une fracture de l'espace. Ajuster des matériaux pour fondre leurs origines dans un même point d'arrivée, raisonner sûrement un échafaudage, l'angle d'une perspective selon d'autres angles, d'autres parallèles, d'autres bissectrices, exalter ton expérience toute scolaire des vecteurs de force, du frottement, de l'inertie hissée à la rigueur d'un art, se confondaient à présent dans ton esprit comme une seule et même tâche, inhumaine. Toute pensée architecturale fondée sur des réalités ou des rêves viables, des symboliques au moins acceptables, des erreurs surcorrigées dans un accès de probité, avaient délaissé d'abord ton esprit, puis, peu à peu, la main qui le prolonge, pour t'échapper tout à fait. Tu avais bien pensé profiter d'un tremblement pour définir, captieux, une technique nouvelle, te réjouir du caprice des ondes, les cumuler afin d'en obtenir un peu plus que des ronds dans l'eau. Après tout, la diorite demeurait une masse, soumise à la physique, recevable, à peine extraite, dans la galerie des formes possibles. Accepter comme une providence la beauté qu'une pioche met au jour serait devenu ton urgence indiscutable, ton absolue nécessité. Tu n'as pas cédé, ne t'es pas laissé tenter. Tu as préféré, dans un corps-à-corps avec la pierre, risquer de la connaître, exploiter sa force, en extraire le principe. Avec l'impartialité du bon perdant qui cherche à combler une part de ses lacunes, tu as étudié l'adversaire, sa résistance. Le bloc, entre tes bras, tu le parcourais lentement, dans une imposition méthodique du plat de la main. Tes ongles fouissaient et se retournaient sans prendre garde à ta douleur. La pierre se chauffait aux muscles de tes cuisses, contre ton torse, sous la pression de tes doigts. Dans l'obscurité artificielle, secrétée par tes paupières, zébrée d'éclairs orange en pointillés et de l'image obsédante d'une cuirasse, tu t'engourdissais. Seuls tes doigts en mouvement sauvegardaient la dernière illusion de ton éveil.

La torpeur, un malaise peut-être, fit battre tes paupières. Tu les serras deux ou trois fois à en avoir mal aux joues, aux dents, au front. Puis, indifférente à l'abîme où allait te jeter cette épaisseur, ta tête tomba sur la table et.

... dès que tu fermes les yeux, l'aventure du sommeil commence.

Tu te réveilles lentement. Tu permets à ta conscience un bref repérage des lieux, un aperçu du répertoire de tes sens. Tu décroises les jambes, remues la tête pour te resituer au cœur d'un équilibre. Ton sommeil a repoussé la table de quelques centimètres, t'a fait quitter une espadrille. Tu bâilles pour recouvrir la plastique de ton visage qu'un éventuel rêve à pu marquer. Enfin, tes yeux s'ouvrent.

La pierre forme, avec le plan de ta main gauche posée sur l'une de ses arêtes, un angle d'environ soixante degrés. Ta main droite, elle, a disparu dans une profondeur discutable de diorite.

Ton bras semble finir à hauteur de montre. Une ouverture ovale a dévoré ta main. Une violente nausée te prend, te redresse, te secoue le bras. Cette douleur déclenche le cri. Ta main prise, dont tu ne sais plus quelle position elle peut occuper – si tes doigts sont tendus, repliés ou encore simplement à demi fermés dans la position de l'écriture –, est parcourue de morsures, de fourmillements indicibles, d'élancements, d'une gamme de prurits qu'une instinctive friction devrait soulager. Et l'effroi te pousse, sourd à la raison, à griffer la pierre, la cogner contre le sol, l'ôter de ta vue dans des convulsions épileptiques. Il faut que tu fasses l'appel de ton corps, que tu vérifies l'intégrité des membres qui te restent. Tu voudrais pouvoir les palper mais cette masse, à bout de bras, lestant tout ton côté, séquestre ton attention. Elle menace ton front, ta tête, s'oppose aux tentatives angoissées que tu multiplies pour dérouter son accablante pression. Tu te roules, tu te traînes, tu rampes pour te libérer la main dans des contorsions qui t'étirent le poignet, te détachent le coude, te déracinent l'épaule, te désinsèrent tous les mus-

cles. T'écartèlent, te dissèquent. Même au sacrifice de ton bras tout entier, tu es prêt à tirer, à t'arc-bouter. Entre ta peau et la diorite filtre un minuscule intervalle où tu glisses un burin qui te taillade, porte à tes veines des coups de plus en plus profonds. La douleur t'extorque un sursaut et la pierre, emportant ton bras dans un élan incontrôlable, crève la toile près de toi. Tu te vois perdant, te sens un perdur. Tu pleures. L'extravagance d'une telle situation ne te permet pas de t'innocenter. Ainsi le saccage laisse place à un calme insolite où se trace le canevas de ta fuite. Tu t'enveloppes l'avant-bras de quelques feuilles de papier, caches le tout sous ta veste. Le coude plié, le tissu déformé, la manche vide, tu sors. Tu ne sais plus si c'est un corps étranger, une énorme tique, ou bien au contraire un kyste, une tumeur qui viendrait de toi. Tu te vois inaugurer de nouveaux gestes, de nouveaux rites, ta vie minérale.

Tes errances aspirent aux quartiers secrets de Marseille, aux avenues peu fréquentées, aux ruelles où l'on pensera que tu serres contre toi un bras blessé ou cassé ou paralytique, que tu es un handicapé, un petit voyou victime d'un règlement de compte, un sportif qu'une action déloyale a terrassé. Éviter la curiosité que de trop rares promeneurs, de toute façon, ne t'accordent pas, t'oblige à raser les murs, longer les gouttières, stationner sous les portes cochères. Tu marches longtemps, tête baissée. Enfin, la vitrine d'un grand magasin

t'arrête. Des mannequins, encore nus, te rabâchent, duplicata désormais caducs, leur anatomie de plastique. Bien sûr, tu maudis leur perfection et ce qui reste en toi de sculpteur explore les ridicules de leurs poses. L'un d'entre eux te montre du doigt. Un autre, partiellement dissimulé derrière un voile de coton, n'a ni tête ni mains. En t'écartant d'un pas pour provoquer ton propre reflet dans la vitre, tu désobéis à la règle que tu t'es imposée : ne pas voir pour ne pas défaillir encore. Ta silhouette t'apparaît, finalement, comme celle d'un individu porteur d'un objet clandestin. Des passants s'attardent sur la bosse qui gonfle ta veste, se demandent ce que tu caches, si tu as raté un rendez-vous ou perdu ton chemin. Leur indiscretion te remet en marche, jouet dont ils auraient remonté le ressort, te pousse à quitter la vitrine. Tes pas, moins timides, te conduisent maintenant à la gare Saint-Charles.

La pression faiblit sur ta main désormais anesthésiée, un nouvel assaut de peur t'empoigne en songeant que la chaleur distillée par la foule fera enfler tes doigts, t'infligera un supplice toujours plus cruel. Dans l'espoir qu'elles seront désertes, que leurs glaces n'en seront pas brisées, tu entres dans les toilettes pour hommes. Tu déchiffres les murs, les urinoirs, les miroirs souillés de graffiti au feutre, à la bombe de peinture, au bâton de rouge à lèvres – jours et heures de rencontres, numéros de téléphone, coeurs aux initiales entrelacées, sigles de partis politiques, surchargés, ridiculisés, prénoms, diminutifs, maximes tronquées, slogans, verges schématiques aux testicules disproportionnés –, où les mots merde, où les mots con, en fond de décor, liant inséparable des parois publiques, jouent leur rôle de frises. Barricadé dans des chiots quasi impraticables tant il traîne d'ordures, tu déballes la diorite, t'agenouilles, assènes un premier coup contre le sol. Les cloisons résonnent, les néons vibrent, des éclats de faïence giclent. Personne n'accourt et tu récidives. Les tuyauteries tremblent à se briser, un flux d'ondes douloureuses se transmet à ton poignet, te court le long du bras, te rampe dans le cou, t'encercle la tête. La perte de ta main implique plus qu'une paume, quelques nerfs et tendons mais ton corps tout entier qui réclame son bien, lutte contre l'aliénation de l'un

de ses membres avec une jalousie d'ancêtre. L'ardeur à briser ton carcan sur le carrelage diminue et ne produit, en fait, que du bruit.

La pierre au ventre, tu ressors. Personne ne t'épie, rien ne te guette. Tu parviens avec un balai à bloquer temporairement la grande porte d'accès.

Tu es prêt à affronter l'image.

Face à la glace, soumis à la peur de celui qui, blessé, sait que le sang coule et veut, posément, pour préserver sa raison, attendre de constater l'étendue des dégâts, leur coefficient de gravité, tu serres les paupières. En somme, tu te concentres à la façon d'un comédien qui entre en scène, sans rien imaginer d'avance. Ta mémoire ne te soutient pas, ne t'est d'aucun secours, ne t'offre rien, ni souvenir d'enfance, ni page de livre, ni séquence de film, rien de comparable. Quand, par hasard, une image fugace se met à concorder avec ton inexplicable aventure, c'est une gueule féroce de squal, de saurien, de fauve qui te happe.

Tu laisses ton bras s'assouplir, perdre l'insolente flexion que tu lui imposais, crampes nées dans la doublure de ta veste, qui essorent tes muscles. Quand tu ouvres les yeux, c'est ton visage qui s'inscrit au miroir ; sa forme, sa mimique, moins défaite que tu ne le craignais, son teint, moins pâle aussi, la position de tes lèvres définissent une figure que, contre toute attente, tu reconnais.

Tu pourrais, sous l'emprise d'une chaleur insupportable, sourire pour craqueler ton masque de figurant, te laisser aller au fou rire pour faire passer, dans une extase nerveuse, ta nausée, ou pincer les lèvres, serrer les dents, contracter les masséters, froncer les sourcils, plisser le front, gonfler les joues, te mordre la langue, avancer la mâchoire, te distendre la bouche, te dilater les narines. Ton visage, calme, attend de voir. Ton regard descend le long de ton autre : son cou, ses épaules, le renflement musculoux, presque féminin de sa poitrine, le creux de son estomac, le matelas de son ventre. Vrai plan américain, le miroir s'arrête là, au niveau de la ceinture,

et tu dois reculer d'un pas, te coller contre une porte pour qu'apparaisse, presque tout entier, ton corps. Tu n'es pas capable encore d'englober ta silhouette dans une vue d'ensemble. Tu regardes fixement la diorite.

En suspension, légèrement appuyée contre le bord de ton genou, elle est sens dessus dessous, du moins c'est la première impression que tu as. Tu portes le bras en l'air pour la redresser. Il ne t'en faudrait pas beaucoup pour qu'elle te paraisse là depuis toujours, ton envers inséparable, caricature de ta nuque, des os de ton crâne. Son poids a maintenant domestiqué tes muscles. Tu l' observes. Elle s'enroule, se love. Les cristaux blancs du feldspath, verts de l'amphibole, forment torsade, spire, chaîne hélicoïdale autour de toi. La grosse taille effectuée n'est plus visible ; les heurts, les marques ont disparu au profit du délicat, des éclats de joaillerie, d'une indéniable finition. Tu rapproches la pierre du miroir et, simultanément c'est la sculpture que tu rapproches du miroir. Déjà un nom s'impose : Pooh-Bah. Tu l'appelleras Pooh-Bah. Déjà tu t' assures que les coups de butoir contre le sol ne l'ont pas endommagée, tu cherches à détecter une fissure, un tassement, une fêlure, un écrasement, un aveuglement des cristaux. Tu vérifies que ta sueur, ton sang qui a perlé au contact irritant de sa base, au tranchant du burin, ne l'ont pas maculée. Elle est bien de toi et le soin jaloux que tu prends à l'envelopper du regard le confirme.

Concevoir le scénario, reconstituer même sommairement les phases de ton sommeil se révèle impossible. Tu essaies, avec acharnement, de replonger, toucher au moment où le malaise te prit, où tu fermas les yeux, où tes mains étaient nues, tes outils peut-être hors de portée, la pierre posée sur tes genoux. Aucun fragment de somnolence, aucune réminiscence d'odeur, de son, aucune image réellement mobile, ne te traverse. Aucune présence d'esprit – consulter ta montre, te demander combien de temps le sommeil a couvert – ni possibilité de rapporter, en suivant cette piste, d'élément notable. Peut-on, en somnambule, se mettre à sculpter ? Tu passes en revue tous les parasites du sommeil, les interférences, les courants, l'agitation qu'il entretient en fonction de sa profondeur, mais ces poussées, parfois brusques, parfois réflexes,

souffrent, tu le sais, de faiblesse et d'apathie. Tu pouvais estimer l'énergie nécessaire pour entamer la diorite. Les gestes mous, débiles, plus vraisemblablement les intentions de geste de ton sommeil n'y auraient pas suffi. Petit à petit, tu te remémores histoires et anecdotes sur les rêves, leur magie, leur ensorcelant pouvoir mais tu n'es pas disciple de parapsychologie, maniaque de science-fiction, possédé de surnaturel et l'ésotérisme t'endort. Simplement, tu te rappelles un conte. En souriant pour ne pas ternir ta réputation de réaliste, tu t'imagines en réincarnation de Midas dans une mythologie de sculpteur. La pierre effleurée se serait métamorphosée sous tes doigts. Entraîné par le reflux des sources, tu te vois Prométhée enchaîné au rocher mais la diorite n'a rien d'un Caucase de légende et aucun oiseau ne te ronge les viscères. Tu n'es pas un montre des Enfers, aucune malédiction ne pèse sur tes épaules. Pygmalion, tu y songes à peine : lui était face à son oeuvre, pressé de la voir se détacher distinctement. Ta culture t'arrête là. Ton tempérament te pousse à rejeter toute espèce de prodige, te pose en créateur. Maintenant tu vois combien Pooh-Bah s'intègre à ton corps, son socle vivant. Tu essaies de renoncer à l'idée de ta silhouette, au schéma millénaire de ta symétrie. Dans ta difformité se dessine le prototype d'un être neuf.

Tu abuses du miroir, condamnes ton absurde hantise d'une vilaine pétrification, d'un chancre hideux qui aurait adhéré à toi, d'un coquillage carnivore et fossile aux valves refermées sur ta main, d'un vampire minéral que ta peau blanche aurait attiré. Tes mouvements de défense, ta rage de détruire se perdent d'un coup au bénéfice de la fierté.

Tu t'assombris en sondant ton devoir de postérité, doutes de Pooh-Bah, du rempart de ta chair, son support.

Tu reviens en arrière, remâches les heures de travail, les effondrements, les incertitudes, tout ce que tu as passé pour venir à bout de tes diapasons, tes espoirs chaque fois que tu terminais l'un d'entre eux, que tu en polissais les branches. Et toujours, au bout de l'effort, cette discordance, cette évidente incompatibilité entre toi et l'art, la même attente, le même mutisme, le choc ingrat contre le bord de la table. Alors, tu entassais des esquisses, des croquis mesurés au

dixième de millimètre, des cercles tracés à main levée avec plus de sûreté qu'un compas, des ébauches achevées à la plume pour la précision du trait, ombrées à la pointe de l'aiguille pour garantir la plus grande justesse. Toutes ces preuves d'une étude préalable, d'un long mûrissement, de ta préparation, te font, à présent, cruellement défaut. Tu ne peux jeter sur ces essais le regard consolé de celui qui a exécuté un travail et revoit, pour le plaisir, l'ouvrage grandir et se transformer, constate l'erreur qu'il avait commise dans telle ou telle construction, dans l'équilibre de tel ou tel ensemble. Rien ne t'est donné pour mémoire. Spontanément, l'oeuvre t'est imposée. La longueur de ton bras, sa proximité ne t'autorisent pas à prendre de recul. La promiscuité avec Pooh-Bah, dans laquelle tu vis, t'interdit de lui proposer un autre environnement, une autre contenance. Elle est pièce de ton corps, membre à part entière, organe vital. Tu regrettes déjà son insensibilité, sa répugnance à t'informer de ses propres sensations.

Réintégrant un élément déserté depuis trop de temps, tu te sentis, pour la première fois peut-être, des droits sur la nuit. Tu arpentas les trottoirs, découvris des bars louches, sordides, des bars d'homos, des bars à filles, des bars à came, abreuvas des inconnus. Une nuit presque intouchable, Pooh-Bah roulée dans ta veste comme un drapeau blanc. D'un quartier à l'autre, d'un bord à l'autre des rues, tu suivais un parcours fléché de néons, de vitrines allumées, de restaurants encore ouverts. Ta légèreté te surprit, un autre jour t'aurait mis mal à l'aise. Tu crus découvrir avec bienveillance, au rythme des boulevards, joueurs et fêtards, danseurs et prostituées, policiers. Mais quand tu les examinais, tu te réjouissais de leurs épaules tombantes, de leurs cous trop longs, ne savais plus distinguer ce qui t'en rapprochait. Bras dessus, bras dessous, tu flânas un bout de chemin avec des filles. Vous riiez puis la nuit ou autre chose vous séparait. Sur les onze heures, tu cherchas un coin tranquille, une taverne où s'abrite le soir pour y laisser reposer, rôdeur fatigué, ton butin. Tu fis la connaissance d'un marin de retour de Chine, en transit, qui partait demain pour l'Égypte. Il te dit s'appeler Querelle. Fin couteau, amateur subtil de rixes dont il se déclarait par la suite seul acteur, témoin vivant, il était presque entièrement couvert de tatouages, tout à la fois toile, chevalet, cimaise, galerie, comme si chacun des coups reçus avait laissé un dessin. Une vraie boîte de couleurs, donc, marchait à tes côtés. À la capricieuse lumière des enseignes, tu pouvais discerner les motifs, les teintes, la symbolique, l'agressivité de ce qui, malgré tout, restait une peau. Quant à sa démarche truffée de contretemps, elle balançait ses bras, sa tête, ses hanches, ou-

vrait et refermait ses mains dans une parodie de diastole/systole. Il te tira dans un vieux ciné-club, voulait revoir « M le Maudit ». L'ouvreuse projeta sur ses biceps le cône d'une torche électrique et réveilla, là un zoo fantastique, là un herbier lunaire. On donnait un documentaire. Querelle à ta droite, Pooh-Bah lui servit d'accoudeur. Il finit par s'étonner, demanda ce que tu avais là, siffla la texture de ta pierre. Il te raconta mille histoires, incroyables parce que vraisemblables, sur les fétiches et statuettes de toutes catégories qu'il collectionnait lui-même, troquait, volait parfois à chacun de ses voyages. Il énuméra les matériaux dans lesquels elles étaient sculptées, leurs tabous, les légendes qu'elles accumulaient, leurs pouvoirs curatifs et, pour certaines, les mystères qui entourèrent leur disparition. Tu te vis demi-dieu, sorcier masqué, maître de forces occultes, enjeu de guerres tribales. Quand il voulut parler du Congo, les lumières s'éteignirent. Des gens s'installaient. Bras tendu, tu voulus estimer la force que Pooh-Bah exigerait désormais de toi mais le film commença. On siffla, on cria chut. Geste retrouvé pour enlacer Christa, tu étendis Pooh-Bah sur le dossier voisin.

Les blancs, les gris, le jeu de l'obscur, toute la palette des nuances en ravivaient les cristaux, ombres chinoises sur rideau de pierre. Parfois même, le visage angoissé de Peter Lorre venait s'y aboucher, sentence en rebondissement. Tu te voyais sans autre avenir qu'un long suicide différé.

Au beau milieu du film, Christa, ailée comme un ange de vitrail, vint perturber les traits du Maudit. L'idée qu'elle te prodiguerait, au terme d'une longue conversation, un peu de son inapprochable sagesse, écarta les pensées morbides entretenues dans la moiteur du cinéma. L'écran, figurant à respectable échelle la toile crevée de Carubins, peuplait tes dernières réticences. Puis le sort de Peter Lorre te devint indifférent et tu décidas de rentrer.

Tu marchais sans trébucher, bien droit, bras ballants, expérimentais de nouveaux équilibres. Des gestes résiduels, témoins de ton ancienne mécanique, venaient te troubler. Te moucher, ôter une poussière de ton oeil, éponger la transpiration sur ton front, toute la pantomime intime dans laquelle le corps met sa confiance, tu l'ébauchais d'abord à droite, la répétais à gauche en allitérations. La patience de Christa superviserait ce réapprentissage. Pacifié, tu comptas les réverbères, te dressas, illusionniste, à l'intersection de leurs points de mire pour transformer Pooh-Bah en un kaléidoscope attrayant la rue, les façades, tes yeux dans les facettes de ses cristaux. Sur la piste d'une boîte de nuit, sous les rampes psychédéliques, tu aurais pu inaugurer une nouvelle danse que les salves de lumière sur Pooh-Bah rendraient spectaculaire. Puis les rues te redevinrent familières. La proximité de l'atelier t'émut. La fatigue, l'impression de traîner tout un monde au bout du bras, un monde de gare, de cafés, de night-clubs, traversé de dizaines de voix anonymes, te repoussaient vers le lieu où le quotidien s'organise sans heurt. Ta volonté se réveilla, ta vision s'éclaira. Ainsi s'était passée ta première

journée, ainsi se passeraient les suivantes, ne te laissant aucune alternative. Pooh-Bah réclamait ton adhésion, appelait ton adoption. Elle voulait être protégée comme une blessure.

Tu la sentis, tâchant de percer, au-delà de ta propre chair, ses effluves toutes minérales, mieux, le mélange parfait de vos parités. Tu la laissas parler, la goûtas pour t'imprégner de sa saveur. Emporté dans une reconnaissance plus sensuelle encore, tu la massas. Sa chaleur te gagna sans peine. Quand, en vue du hangar, ton bras se replia sous ta veste, elle avait pris place d'archétype au rang de tes repères.

### III

Chaque garçon occupe un sommet de ce triangle imaginaire qui nous confine Pooh-Bah et moi. Assise, Tibre dans les bras, Christa en forme la base, commande ce point clé et, par signes, distribue géométriquement l'attention, la contraint dans cette figure. Sur ses propres lèvres s'articulent mes phrases qu'elle complète, retraduit, soulignant parfois une invraisemblance, exigeant des détails plus précis, ajoutant une brève remarque, jamais une question. Ses coups d'oeil, interrogatifs, inquisiteurs, me relancent, encouragent l'accumulation d'éléments accessoires et me reviennent les saveurs, les décors déjà vingt fois décrits mais sous un autre angle, avec une autre portée. Ainsi décortiqué, décomposé, affiné, manipulé comme une version de langue morte, mon récit pourrait ne jamais finir.

Pour matérialiser la rupture, l'engagement avec la pierre, l'avènement d'une ère nouvelle, j'abuse du « depuis que » mais ma mémoire brutalement se rebelle, falsifie son contenu, malgré ma vigilance appelle l'anachronisme. La peur de me tromper me coupe la parole. Le triangle alors se déforme, devient losange, trapèze, demi-cercle dont rayon et diamètre s'amenuisent jusqu'à ma complète reddition.

Chien de cirque, je dois donner la patte.

## CARUBINS

Notre amitié atteindrait, cette année, l'âge de raison. Étreignée en classe de seconde, elle nous poussa, sous sa houlette, à conjuguer nos goûts pour les sciences humaines, la danse, les arts picturaux entre autres. Les poches toujours bourrées de billets d'entrée gratuits, d'invitations inespérées, de tickets de réduction raflés je ne sais où, je ne sais comment, Thierry me conduisait de théâtres en musées, d'expositions en forums et je tombai, assoiffé de spectacles chers et sans un rond, sous son absolue dépendance. Films ou filles à succès n'excitaient pas, le samedi soir, notre esprit de conquête. Nous formions à nous seuls une société secrète où j'étais vassal et exécuteur, souvent commis ou portier du tyran Carubins. Les copains nous affublaient de ces sobriquets réservés aux jumeaux semblables ou dissemblables. Selon leur humeur, Castor et Pollux, Laurel et Hardy, Charybde et Scylla pour le plus homérique, nous promenions notre gêne, une renommée de boutonneux timides, de puceaux éprouvés et les langues bien déliées assuraient l'existence d'une cocasse liaison entre nous. S'il y eut effectivement de furtifs attouchements dans des vestiaires de gymnase, des coulisses de théâtre populaire, ce ne fut jamais la preuve d'un attachement plus sujet à médisance qu'une amitié exigeante. D'ailleurs, ma voix encore haut perchée, la blondeur du duvet que je rasais férocement matin et soir dans le but de le voir noircir et s'épaissir entretenaient chez Thierry une constante ironie dont je faisais, silencieux, les frais.

De plus en plus, ses conversations se nourrissent des filles qu'il convoitait, mélangeant leurs prénoms, la couleur de leurs cheveux, la forme de leurs yeux, jusqu'à créer de toutes pièces une nana décevante, aussi dénuée d'érotisme qu'un patchwork, un meccano ou un casse-tête. Sa première aventure, malhabilement volée dans une cage d'escalier, me fut racontée dans une débauche de clins d'oeil et de gestes voulus explicites. À le voir s'enorgueillir pour un plaisir à la sau-

vette que rien ne garantissait plus, je sus le plaindre sans l'envier.

Puis nos sorties l'ennuyèrent tout à fait. D'abord indifférent à nos souvenirs communs que je ressassais, à ma boîte à trésor regorgeant de tickets de bus, d'autographes, de photos polaroids, de carnets de notes, de papiers de chewing-gums mâchés à tel endroit tel jour, il finit par les détester, par prendre en grippe mon fétichisme. Quand nous entrâmes la même année aux Beaux-Arts, ça battait de l'aile. Pour quelques raisons maladroitement exprimées, cachant le désir secret de se débarrasser d'un valet, d'une ombre trop lourde à traîner, trop indécise, trop attentive à des idéaux auxquels il n'avait jamais vraiment cru, il me laissa ronger par des fringales de spectacle qu'aucun billet gratuit, désormais, ne viendrait assouvir.

Lancé à corps perdu dans n'importe quelle peinture pourvu qu'elle lui donne accès à la célébrité, il courut les mauvais vernissages, les galeries interlopes, pour s'y faire voir, forcer le coup de pot, la rencontre décisive avec un illusoire mécène. Plus d'un an, je le perdis de vue puis un soir, rue des Trois-Coupes, il sut me retrouver, me supplia, pour quelque temps, de lui faire partager ma chambre. Au cours d'une manifestation, il avait passé un étudiant à tabac et fuyait des justiciers témoins de l'algarade. Avec habileté, il me rappela les classes effectuées ensemble, les colles, le nom d'un lointain professeur d'histoire et géographie, nos farces de potaches à base de fluide glacial, de punaises et de boules pointues. Pour garder toujours sous la main ce calepin essentiel à ma collection de passés, j'acceptai, je l'accueillis à bras ouverts.

Le mois dernier, Thierry obtint, en intriguant plus ou moins, l'alléchante proposition d'exposer ses trois meilleures toiles dans une galerie moyennement réputée. L'élargissement subit de son horizon, la perspective (éloignée) de gagner des mille et des cents, lui donnaient envie d'en finir avec les Nouvelles Imprimeries Caldon, la vie communautaire dont il ne voyait plus que les inconvénients. Il fallut que Pooh-Bah gifle ses ambitions, flambe une carrière qu'il voyait déjà toute tracée vers les sphères d'une notoriété commode.

Le voilà, en main l'arme du crime, sûr à présent de me tenir. À coups d'onomatopées ordurières, de jurons, voire de blasphèmes, il analyse, épluche sous toutes les coutures, expertise Pooh-Bah. Dans les torsions brutales qu'il impose à mon bras, il croit recréer précisément la courbe balistique, retrouver le poing qui a porté l'impact, des traces de peinture et de vernis sur les cristaux devenus empreintes digitales. Il s'acharne comme sur une moumoute, une barbe postiche, une fausse prothèse à arracher pour démasquer le traître. Ulcéré de mes manières d'excuse, il dit flairer une mascarade, ne pas croire un mot de mon récit. Insinuer que je mens, affabule, exalte son penchant pour le complot. On le rassure, on prend tacitement ma défense. Gêné de ce manque de soutien, il lance un peu fièrement à la cantonade qu'il devinera l'astuce, trouvera la clé du tour. Quand il regagne son atelier dont il rabat derrière lui la porte de papier, signe chez lui d'une violence difficilement contenue, je l'entends grommeler sa vengeance.

## ICHERRI

Dans l'extrême diversité de ses réactions immédiates, Claude m'offre un éventaire complet des émotions fortes, une superbe monographie des manifestations de la sensiblerie. Son visage n'en est pas le seul théâtre même s'il chipe au caméléon les brusques changements de couleur, les frémissements, la faculté de s'adapter à toutes les exigences superficielles de la terreur. Ses cheveux se hérissent, ses jambes flageolent, il hésite à s'appuyer sur moi. Heureusement, la curiosité le soutient, bouffée de sels qui le suffoque, le fait tousser d'indignation, différant ainsi l'évanouissement. Avec d'infinies précautions, il effleure Pooh-Bah, ne finit pas son geste, ne fait que palper son aura, refermer les doigts sur son atmosphère. Puis il se détourne et propose, avant toute grave conversation, un petit déjeuner. Attablé, un peu ragaillard, ce grand sentimental me fait remarquer que nous ne nous sommes pas

vus depuis la veille et me suggère une poignée de main gauche. Distract, je tends Pooh-Bah et me retiens tout juste pour ne pas saturer la liste de ses phobies. Un café bien sucré, un gâteau à la pâte d'amande appelé patate parce que des pignons en rappellent les germes, entrecouper l'histoire qu'il a bissée, de goulées bruyantes, de bouchées d'affamé. Loin de moi pour éviter un contact menaçant, il m'écoute, la tête dans les mains, m'interrompt rarement. Assister à l'éveil d'une de ses toiles, la voir elle-même, comme une croûte terrestre, creuser ses vallées, élever ses pics, couler ses montagnes, ourler ses cuestas, irriguer ses terres, l'indignerait, le laisserait dépossédé, témoin impuissant de son propre plagiat.

À aucun moment n'est mise en doute la véracité de mon récit. L'épisode incomplet de la création, la marge vierge entre endormissement et réveil, il ne les comble pas à grandes pelletées d'hypothèses plus baroques les unes que les autres. Ses origines italiennes lui recommandent la prudence devant une manifeste intervention divine. Ce dimanche de Pâques, lendemain bigot de l'événement, l'aide à étayer ses croyances. D'ailleurs les cicatrices à peine formées sur mon poignet, dômes rougeâtres tirant sur l'ocre, le frappent comme des stigmates de messie. Rejetant la possibilité d'un don de suppôt, de quelque avide succube en remerciement de ma docilité, il accepte finalement d'examiner Pooh-Bah et y met tant de coeur, de respectueuse attention que je ne sais plus si son enthousiasme est empreint de dévotion pour celui qui porte cette croix, s'il compte pour l'admiration d'un artiste authentique. Même l'apologie du sculpteur qu'il brosse en quelques courtes phrases me laisse dans le doute.

En janvier 1979, une fabrique de bondieuseries emploie cet homme à tout faire pour des tâches allant de la dorure à la gravure, de l'enluminure à la peinture. Il y suera quatre ans d'affilée.

Christ à polir et à souder, crucifix à vernir, aubes à amononner, faux chrysanthèmes à assembler en bouquets criards, mentions INRI à graver vingt fois, cinquante fois par jour, le firent à maintes reprises douter de sa foi. La religion assidûment pratiquée en Italie jusqu'à l'âge de douze ans, en France quand sa famille vint s'y établir, se révélait donc as-

tuce de mercantile, commerce d'ersatz, de substitut, s'enrichissant du mauvais goût, pillant en quelque sorte le tronc de ses propres pauvres sous l'égide de sermons propagandistes farcis de messages subliminaux parfaitement publicitaires. Jamais il n'osa faire part de ses doutes à un patron préoccupé seulement du kitsch de ses autels, du rendement de ses crèches, de la hausse prévisible du buis bénit et des enfants-Jésus dans leurs langes synthétiques. Quand il ne parvint plus à adorer un triptyque, égrener un chapelet sans avoir aussitôt en tête son prix de revient, l'essence de son bois, la technique simpliste de sa fabrication, Claude perdit volontairement dans un siphon de douche sa médaille de baptême à l'effigie d'une Marianne toujours plus despote. Quelques jours après, il donnait sa démission au marchand de bondieuseries et s'équipait, avec le salaire de quinze jours, en peintre amateur. Il fallut des mois pour que sa main oublie, dans le corps des nus, le sang, les clous, les couronnes et les auréoles à peinturlurer. Sur le parvis de Notre-Dame de La Garde, il étala des paysages étouffés d'oliviers, en vendit quelques-uns. Là, Carubins fit sa connaissance. Il passa trois jours avec nous. Il resta.

Le brusque changement de milieu, la fréquentation d'un iconoclaste et d'un mécréant changèrent tout à fait sa peinture. Il explora l'abstrait, se perfectionna avec des manuels et nous pondit une série d'aquarelles plus qu'honorables. Pour s'en séparer le plus vite possible, il les céda au premier venu et dilapida l'argent récolté en billets de loterie perdants. La superstition, la peur panique du châtement divin l'avaient gagné du jour au lendemain.

## TAKSI

Grand ami de la famille, de huit ans mon aîné, Ivan avait bourlingué d'écoles préparatoires en universités, écumé tous les amphithéâtres marseillais, boycotté examens et examinateurs avant d'éterniser ses scolarités dans une sculpture allégorique, monceau de ses livres et cahiers d'écolier, de collé-

gien, de lycéen, d'étudiant, piqué çà et là de stylos, crayons, gommes, amas compact, collé, verni à la résine transparente. Une ombre un peu roussie comme celle d'une flamme qui s'échapperait de l'intérieur des livres faisait onduler la surface des pages et y ouvrait une série de strates comme des noeuds dans une écorce. Il critiqua les futiles travaux sur la matière inerte auxquels me condamnaient les Beaux-Arts et pendant un an, tous les mardis après-midi de deux à six, me plia à ses cours particuliers de physique, chimie et biologie. De ce moment, je devins officiellement son disciple et il obtint, dans notre petite congrégation de la rue des Trois-Coupes, la place du maître. Alors il dissertait, faisant fuir Claude, sur les phases de la mitose, la charge électrique des ions, l'énergie cinétique, mettait tous ses espoirs de sculpteur dans la seule matière vivante dont il espérait un jour dominer l'entropie. Avec la complicité de ses amis, carabins violeurs de charniers, trafiquants de squelettes, je fus admis dans des salles de dissection où il crut bon de m'initier à l'archéologie des corps. Voir, toucher des membres confits de formol, jaunes, guiderait plus tard ma main vers des reliefs plus justes, des formes naturelles. L'architecture des os m'apporterait, à ses dires, une connaissance moins superficielle des structures résistantes, des haubans, des travées lamellaires ou globulaires, des arches et des clés de voûte. Dans du bois tendre, il me fit même sculpter des dents. Puis il me guida dans le réseau des troncs nerveux, dans leurs arborisations jusqu'au cerveau. Jugant que j'en savais assez de sa cartographie, il m'entraîna vers des explorations plus poussées. Au-dessus d'une coupole de verre, j'assistai à quelque spectaculaire intervention chirurgicale. À jamais dégoûté de toute équipée sanglante, je demandai grâce. Les conférences d'Ivan se déroulèrent alors chez nous, à huis clos. Je me rappelle les discours emphatiques et passionnés sur l'âme de la matière dont il saurait repérer chacun des atomes, chacune des molécules dans leur environnement universel.

À présent, objet de recherche, sujet d'expérience digne de ses attentes, structure imbriquée à la fois organique et minérale, capable de cohabiter en véritable harmonie chimique sans réaction de rejet, dégagement brutal de chaleur, d'acide

ou de gaz irritant, je verrais bien Ivan, cornue prête à bouillir, éprouvette au poing, prélever un échantillon de Pooh-Bah puis une parcelle de ma peau, les étudier, les diviser, surveiller leur intense prolifération et dans un geste de biologiste leur insuffler, après une exemplaire fécondation artificielle, une deuxième vie.

De fait, ses véritables intentions ne sont pas si lointaines de ce portrait outrancier et il songe sérieusement, afin de faciliter ses futurs travaux sur la sculpture vivante, faire de Pooh-Bah une sorte de gant amovible, ôté et remis à volonté selon ses humeurs, celles de mes admirateurs. Tout le matériel lourd et contondant (scies égoïne, à métaux, circulaire, marteau, masse, burin, barre à mine), Ivan le proscriit ne voulant en aucune façon risquer de nous blesser Pooh-Bah et moi. Rassuré par ces précautions, je me prête sans trop discuter à quelques tentatives de désincarcération. Avec ménagement, Ivan commence par verser de l'huile au creux de ma paume et oriente le flux vers le minuscule orifice que j'appelle déjà l'oeil de Pooh-Bah. L'huile coule malaisément, en glougloutant, contourne l'embouchure où elle est censée se jeter, me tache, ruisselle. Enfin, avec des gestes calculés, des efforts longuement pesés, Ivan exerce une traction suivie d'une torsion pure sur la base de Pooh-Bah. À chaque fois qu'il lui semble gagner du terrain sur la pierre, voir paraître un peu plus qu'un moignon de poignet, c'est l'élasticité de ma chair, la plastique de mes muscles qui se prête au mouvement. Pooh-Bah, elle, ne veut rien savoir. Prise dans une énorme tenaille, protégée de l'acier des mâchoires par deux carrés de feutre épais, elle subit de nouvelles épreuves, arrosée de talc, savon, poudre à laver, lubrifiants pour moteur et toutes sortes de liquides à base de plantes grasses infusées par Claude, herboriste averti. Ivan fait de son mieux, me prépare avec l'attention délicate réservée à un opéré, m'avertit longtemps à l'avance du danger de tel ou tel geste, de la douleur qu'il peut déclencher à tel ou tel endroit. Ma main baigne dans un bouillon tiède et visqueux, des bulles remontent, éclatent insolemment, propagent une odeur exécrable. Pooh-Bah saigne.

En se lavant les mains, ce médiocre accoucheur me livre ses conclusions. Au fil des années, ma peau recouvrira la

pierre, mes tissus l'ensemenceront, mes terminaisons nerveuses s'enracineront entre les cristaux, mes gènes la coloniseront tout à fait. Pour Ivan, nul mystère ou miracle, don divin ou diabolique, somnambulisme ou inspiration de génie. Comme il se plaira à le répéter, ce n'est rien d'autre en somme qu'une banale histoire d'atomes crochus.

### CHRISTA

Pour elle s'impose l'immédiate reconstitution des faits. D'abord respectueux de la chronologie puis à rebours, je dévide le chemin parcouru dans Marseille, lui fais suivre du doigt mon trajet sur une carte et nomme les restaurants, les bars, précise le nombre de verres bus ou offerts, de cigarettes grillées, résume « M le Maudit », brosse le portrait de Querrele.

Par-dessus son épaule, je parcours le carnet qu'elle couvre d'une écriture aux jambages acérés. Christa ne s'accorde jamais de marge, exploite le moindre espace, dresse ses phrases à la verticale, les couche en diagonale lorsque les lignes définies par le papier sont déjà toutes mangées et ses notes ressemblent à des grilles de mots croisés, des calligrammes abstraits. Pas un verbe de mon récit, pas une exclamation, une phrase bancale ou laissée en suspens n'est perdue. Malgré le vocabulaire d'urgence que j'ai employé, elle construit des paragraphes nets, coupants de clarté. Dessin fléché à l'appui, elle propose même une première description de Pooh-Bah avec longueur, largeur, diamètre, volume et divers signes particuliers (base évasée, échancrure irrégulière à la racine du pouce...). Je dois ensuite relire, vérifier, certifier exacte une trentaine de pages et signer ma déposition. Tout sera repensé, résumé, consigné, archivé au chapitre infini de son journal intime, sorte d'agenda, d'éphéméride, de pense-bête, de notes journalières qu'elle tient capricieusement depuis 1975.

Dans un carnet à couverture bleue, Christa restitue la scène de l'endormissement, m'oblige à la mimer, trace un

plan des dispositions successives de la chaise, de la table, des outils, de mes mains, sans la moindre perplexité. Les thèses abracadabrantes des garçons la font sourire et elle assure, éclats de pierre en argument, que de toute évidence j'ai commis Pooh-Bah. Qu'elle soit restée là, engluée autour de ma main ou solitaire sur un socle lui importe peu. Là s'est joué le mélo inconscient, sarabande de quelques fantômes. J'ai fixé un peu trop mon attention sur eux, sur leur vague espace plus ou moins perceptible. Dès que j'ai cherché, un tant soit peu, à m'assurer de leur forme, de leur substance, d'un détail, je pouvais être sûr de me retrouver devant cette charnière entre eux et moi, rassemblée en un seul endroit, le plus familier, dans la matière la plus terre à terre.

Elle m'en persuade, souligne le fait que je n'ai pas rêvé, que je ne peux en tout cas me le rappeler. Suivent des explications tout à fait étonnantes sur le ça créateur.

Christa a traduit toutes sortes d'ouvrages émanant de psychanalystes allemands et autrichiens, lu tous les destins, tous les fils de Parque dans leurs pages de sable. Sous contrat avec une petite maison d'édition à Cologne, elle se colletait avec les faux sens, traquait les mal dits avec une patience d'entomologiste. Ce travail de fourmi lui permettait au plus de vivre chichement et lorsqu'un parent, antiquaire à Marseille, lui demanda son aide, elle accepta vivement. Une semaine après son arrivée, il lui donnait la direction de la boutique désertée pour un bateau de plaisance amarré à La Ciotat.

Je marchandai désormais avec elle des sculptures prétendues trouvées au grenier, en réalité bâclées d'après gravure. Il est clair qu'elle ne se laissa pas prendre à mon manège de faussaire et contesta systématiquement tous mes rcontars.

Quand une amie lui proposa de donner sa voix trois fois par semaine et bénévolement à une bibliothèque sonore, je fus invité à quelques séances d'enregistrement. Elle s'y préparait comme une cantatrice, avalait des émulsions à base de miel et de beurre dont elle tapissait d'abord soigneusement son palais, se bourrait de pastilles et de gommes adoucissantes. Devant la glace, elle répétait des tirades de sifflantes, des pages débordant de changements de ton, en prenant soin

d'articuler, d'écartier largement les lèvres. Ses préférences allaient aux poèmes qu'elle disait comme des comptines, haïssant les acteurs qui pour interpréter ne respectent pas la mesure du vers, font comme s'ils parlaient en prose, suivant le contenu et non le rythme. Les cassettes que je me faisais prêter me livraient sa voix, le ronronnement de son accent, son défaut de langue à imiter, égal à un atout de charme.

Quand dimanche et lundi elle abandonnait la boutique, sa chambre m'était ouverte. Elle me parcourait d'abord comme une table des matières pour déchiffrer mon corps de tous ses sens. Nos jouissances qui se confondirent quelquefois la ramenaient aux chapitres antérieurs qu'elle désirait revivre.

Puis le yachtman réapparut, la remercia et j'emmenai Christa dans ma garçonnière. Les grands monologues de Taksi, les jérémiades de Claude cessèrent. Dans ses diversions, ses relances, ses innombrables sujets de conversation, elle nous offrait enfin de quoi parler.

## TIBRE

Régulièrement et depuis deux mois, Ivan prenait des photos des monceaux les plus attirants de la décharge publique proche des Nouvelles Imprimeries Caldon. Chaussé de bottes en caoutchouc, la bouche et le nez protégés des relents par une cagoule, ganté comme un cosmonaute, il procédait à des expériences sur la décomposition de la matière. Jour après jour, il compara les différents modes de putréfaction, les processus de dissolution, la mécanique de la désagrégation pour estimer le plus sérieusement possible le temps nécessaire à l'anéantissement d'une orange ou d'un paquet vide de lessive. Ces recherches dans les tas d'ordures devaient aboutir à sa première élaboration d'une sculpture périssable.

Le 12 février 1987 à 10h45, il découvrit entre une toile à matelas et une cafetière un chiot frigorifié. Il avoua, plus tard, avoir pensé à l'intégrer à son projet artistique mais la fraîcheur de l'animal restait sujette à caution et l'approxima-

tion d'une date limite de péremption quasi impossible. Il nous rapporta donc ce plausible bâtard d'épagneul et de cocker que les soins conjugués de Claude et Christa finirent par ressusciter.

Décrotté, réchauffé, dorloté, nourri quatre à six fois par jour de nos restes de pâtes et de viande, le chiot fut installé sur une litière du meilleur papier pour devenir notre coqueluche. Christa se chargea de le baptiser, soutenant que le Tibre a parfois, le soir, les reflets de son iris. Aucun des grands voyageurs que nous sommes ne se risqua à la contredire.

Du bout du crayon, Thierry le prenait sur le vif quand il bâillait, se grattait ou dressait les oreilles, le cou démesurément allongé. Brûlant de lui apprendre quelques tours qui affermieraient leur complicité, Claude, en pédagogue, fit l'inventaire des références classiques du dressage et tâcha d'enseigner de son mieux des numéros plus subtils : par exemple compter en aboyant ou jouer aux dominos. Devant l'évidente inaptitude de Tibre à tout exercice étranger à la mastication, il finit par se décourager tout à fait.

Régente de toutes les tendresses, Christa décréta des quarts d'heure obligatoires de jeu et de caresse, activités dont je me chargeais avec bonheur.

Pour ses extraordinaires dons de rongeur, Tibre trouva dans nos ateliers du bois en quantité qu'il nous restituait parfaitement décapé, trempé de salive, épineux à souhait. Il contamina même des réserves de caoutchouc que l'on aurait pu croire piquées par les vers. Il devint alors périlleux de s'absenter tous ensemble de l'atelier quand l'envie le prenait de saccager nos literies et les tentures de nos chambres. Christa instaura un tour de garde.

Hier après-midi, j'étais de quart. Je me rappelle indistinctement Tibre voulant monter sur mes genoux, s'attaquer à la corde de mes espadrilles. Lorsque je l'eus repoussé du coude, il se coucha comme à l'accoutumée contre la porte pour attendre le retour de Christa.

L'unique témoin oculaire de la naissance de Pooh-Bah fête donc mon retour, couine de joie, flaire mes jambes, surpris du remugle rapporté de la nuit. Fait curieux, il ne se jette

pas sur ma pierre et se contente de la lécher comme une roche saline.

## IV

### NOTES DE CHRISTA

#### AVRIL

##### *Traduction...*

« Der offene Sarg » (folio 25 v° à folio 31 r°)

21. La toilette quotidienne ne doit pas négliger Pooh-Bah, la macération de la main dans ses propres replis risquant de sécréter et d'entretenir une véritable gangrène. Avec un très long coton-tige ou un linge roulé en mèche imbibé d'eau savonneuse puis d'alcool, il faut explorer chacun de ses recoins, la nettoyer comme un pavillon d'oreille. Elle en possède d'ailleurs le relief lunaire : conque, hélix, anthélix, trapus organisent sa complexité d'organe externe.

22. J'ai une existence de papier. Je m'en couvre pour dormir comme si la journée ne suffisait pas à s'y rouler. Je caresse des livres. L'odeur de propre, de neuf ou d'humidité que certains dégagent, indépendante de leur contenu, m'incite à imaginer des romans dont le support, toujours différent, toujours caractéristique, serait construit en fonction de l'écriture, de la genèse de l'oeuvre, du sexe de l'auteur. Qu'on y trouve la fumée de son tabac, une trace de sa paume moite, le métal de son stylo, un coup d'ongle, une biffure, un mouvement d'humeur devant une ligne indocile, persistant à ne

pas respecter les temps. Tout cela devrait pouvoir se toucher, s'ausculter. J'envie Delarc. Je me console, la feuille bat la pierre. Quant aux ciseaux, il ne les touche plus depuis l'événement.

*Relectures...*

- « Le bureau du titre »
- « L'hirondelle de la vallée de fer »
- « Astéroïde océanique »
- « Financier funambulesque »
- « Parquet collé »
- « Feuille stéréotomique »

24. Ivan songe à une fresque de 60 X 10 mètres aux Nouvelles Imprimeries. Il compte découper la tôle à certains endroits stratégiques de sorte que le spectateur, l'oeil collé à ces viseurs, ne devine du dehors que les détails singuliers : antenne en hauban de trois-mâts, branche de peuplier au profil de Lincoln, toit apparemment concave, cheminée en forme d'Everest, chute Victoria d'un égout.

Tollé général à cette proposition en raison du danger des courants d'air et vents coulis constants.

24 bis. Cinq ballons gonflés à l'hélium, achetés par Claude sur un marché. Le plafond les attire, le moindre souffle les dresse comme des najas. Delarc s'est prêté au jeu sans plaisir, chien auquel on attache une casserole, une poêle à frire au bout de la queue. Les ballons, censés l'alléger de Pooh-Bah, flottent, ridicules formes de coeur.

Ce soir, en les dénouant, il m'a confié :

— Cette impression d'apesanteur, si infime fût-elle, m'était désagréable. Je me suis senti dépouillé de mon droit de subir, intégralement, l'attraction universelle.

24 *ter*. Une marionnette dont le montreur a brisé le fil qui animait la main droite. Le bras ne sait plus se tenir, pend et l'autre, au contraire, s'agite, se dévoue, abat le double de travail.

26. Quatre bidons d'essence pleins jusqu'à la gueule. Les literies de papier, toutes les rames restant, écroulées, arrosées, éparpillées à coups de bottes. Dans chaque atelier, des canettes remplies d'essence et d'huile de vidange, obstruées par un bouchon de tissu, qui n'ont pas été brisées.

Ivan est arrivé à temps, a pu museler l'incendie en sacrifiant l'unique couverture et des barils de sable soigneusement trié en vue d'un jardin zen. Thierry Carubins n'a rien épargné : traces de pneus de moto sur les esquisses de Claude, tableaux éventrés au couteau, Dzêta défigurée, à l'indifférence de Delarc...

Trophée sur la rotative, victime partiellement vengée, revendicatrice, la toile crevée par Pooh-Bah.

### *Relecture*

« Sans craindre le vertige et le vent »

### *Cauchemar usuel de Claude...*

Un homme qui n'a sur la peau qu'un seul point sensible et mobile, à l'extrémité d'une antenne.

30. Claude dessine au charbon et à la craie sur des panneaux de bois. Je me demande si Pooh-Bah se prêterait à des figures rupestres comme celles de Rhodésie.

MAI

2. Une fourmilière, monticule sablonneux à gosier de volcan, où s'appuie Delarc. Des cohortes de fourmis rouges cernent sa forteresse, la pénètrent, l'investissent, tentent d'en chasser l'occupante à chair molle de bernard-l'ermite.

Il fallut les noyer et soigner la main en y déversant de pleines bouteilles de Synthol.

### *Relectures...*

« Maïa »

« Les marguerites »

« À la devanture »

5. Une petite pièce meublée, tendue de velours, donnant sur la rue, se prêtait mieux à nos redécouvertes que le vélin de l'entrepôt.

Immédiatement après les prémices oraux nécessaires aux amants, Delarc promena la langue râpeuse, le sexe dur de Pooh-Bah sur les mains que je tendais.

Je me suis roulée sur la pierre. Je ne sais qui d'entre nous adapta sa plastique. Allant instinctivement à ce qui vibrait, c'est elle que j'ai léchée.

Il l'a caressée croyant aux confins de mon ventre, a rougi aussitôt comme d'une masturbation.

Nous avons pu nous endormir. Entre nous, dense concrétion d'orgasmes, Pooh-Bah.

6. Macédoine de légumes, thon à la mayonnaise, yaourt, fraises.

### *Allocations*

1283,40 F

### *Autre cauchemar de Claude...*

Une statue de marbre se moquant de lui d'un rire sans poumon.

11. Ivan photographie Pooh-Bah, lui réserve les meilleures plages de lumière, estompe sciemment, en le surexposant, le visage de Delarc, parle d'un cathéter muni d'une caméra minuscule à glisser le long de la main.

Il doit se contenter d'une série de trente-six poses couleur sans aucun artifice de zoom. Propriétaire depuis peu d'un laboratoire amateur, Rodolphe se charge de la pellicule. Au développement, Pooh-Bah n'apparaît sur aucun des clichés, alarmant Claude qui vérifie que tous les miroirs répondent bien à son image.

Dans la soirée, Rodolphe apporte une nouvelle liasse de photos et invoque une erreur de manipulation à la chambre noire.

13. Premiers bains de mer. Nous disposons, en saison creuse, d'une crique abritée du vent par un contrefort végétal. L'à-pic d'un rocher permet de vertigineux plongeurs.

Delarc n'a pas, comme les années précédentes, mimé, dans une absolue parabole, le saut de l'ange. S'est contenté de barboter.

A fini par nager sur cinq ou six mètres, épuisant ses forces, submergé par d'insignifiantes vaguelettes, lesté d'un vrai scaphandre de plomb.

15. Dans un café du Vieux Port, des pêcheurs, bras nattés de muscles, provoquent Claude qui bat en retraite. Delarc défie le plus grand au bras de fer. On déserte les tables pour se rapprocher du comptoir où deux coudes cherchent une assise. Quelqu'un dispose, de part et d'autre de l'arène, deux bougies allumées. On tire des billets de portefeuilles crasseux, on prend les paris au crayon sur le carton des sous-verres.

Le pêcheur tâche d'empoigner Pooh-Bah. Malgré la largeur, l'épaisseur, la force griffue de ses doigts blanchis par

l'effort, sa main reste ouverte, crampon débile aux phalanges tordues.

Il renonce, avec la lucidité autorisée par l'honneur, à un duel inégal.

*Pooh-Bah...*

Un sabot dur, ligneux, de cervidé.

Un crâne néanderthalien gangué de mica.

Une jarre ou une amphore dont l'ouverture est orientée vers la terre.

Un éperon torsadé de narval, d'unicorne.

Une cacahuète géante.

Un pain de sucre.

Un butin semi-précieux.

Un gantelet de chevalier cathare.

Les cendres de la main de Mucius Scaevola.

Une racine de mandragore imprégnée de terre humide.

Un petit animal anoure, au corps oblong ayant regardé la tête de Méduse.

La prothèse du capitaine Achab.

Le registre exhaustif des formes à connaître.

17. Ajouter une largeur aux manches des pulls gris, bordeaux, bleu rayé de noir, chiné vert et jaune.

Découdre les poignets des chemises orange, bleue, jean.

Élargir l'emmanchure de la veste crème.

Prendre les mesures de Pooh-Bah pour une chemise en tissu de Madras.

19. Las du mutisme des diapasons de Delarc, Ivan désira faire rendre un son à Pooh-Bah.

À l'aide d'une baguette, il interrogea les pleins et les creux de la roche, en tira toute une gamme, majeure ou mineure selon les sites percutés. La tessiture en est cristalline.

Faire chanter Pooh-Bah est une satisfaction de prix.

### *Alphabet et calculs simples...*

Je donne aux lettres de POOH-BAH, suivant le code le plus courant, une valeur entre 1 et 16, correspondant aux places qu'elles occupent hiérarchiquement dans l'alphabet.

Ainsi P = 16, O = 15, H = 8

De même B = 2, A = 1, H = 8

J'additionne les valeurs des lettres concernées (le trait d'union, lui, devient signe moins).

J'obtiens  $(16 + 15 + 15 + 8) - (2 + 1 + 8) = 43$

Je procède de la même manière pour le nom DELARC.

Je trouve :  $4 + 5 + 12 + 1 + 18 + 3 = 43$ .

CQFD : DELARC = POOH-BAH = 43

$43 = 4 + 3 = 7$

L'une des symboliques du 7 réside dans un arcane majeur du Tarot de Marseille.

### *Traduction...*

« Spur eines Kindes »

(reprise des deux premiers chapitres jusqu'à « Überhand nehmen »)

25. Enregistrement de vingt pages d'un best-seller australien.

N'ai pas lu. Me suis contentée de prononcer.

### *Haitiennes...*

Trois femmes flanquées de mômes à la douzaine qui glanent dans les vieux cageots, les caisses étripées sur les quais de la gare de marchandises.

Je leur ai offert les pulls de Delarc impossibles à modifier. Leurs remerciements furent haussés jusqu'au chant.

Leurs seins montueux, leurs ventres font fuir les homosexuels de la gare, couples assortis, seuls à donner une pièce de cinq francs au mendiant.

28. L'art de la soudure selon Ivan. Les étincelles bleu sombre à la racine de l'arc, puis orangées, jaunes et enfin blanches tout autour du masque de protection. J'aime regarder l'air porté à incandescence. Quand Ivan cesse de travailler, j'ai l'impression que la nuit est tombée, qu'il a pouvoir sur elle, qu'il tient d'une main le soleil.

Tibre a mordillé le fil électrique, l'a dénudé. L'humidité de ses babines, la fluidité de sa bave ont conduit le courant jusqu'à lui. Sursaut que je pris pour une incontestable promesse de mort.

Quelques instants plus tard, Tibre, vacillant, allait sans demander son reste se blottir contre les mollets de Claude.

*Pooh-Bah est pour Delarc...*

L'expiation d'un crime commis dans une vie antérieure.

Un « minéralophone » dont il joue avec des baguettes chinoises.

Un poignet de force.

L'Oeuvre.

Les dépendances annexées au domaine de son corps.

Sa dépendance.

Son talon d'Achille.

## JUIN

*Le Chariot (VII)...*

Grande force morale, intuition, sentiments élevés, talent, santé, longévité.

Avec Le Pape : triomphe certain.

Avec La Roue de la Fortune : revirement sentimental, déplacements sans buts.

Avec Le Diable : passion sensuelle, violence.

Avec Le Jugement : idée nouvelle, découverte.

Avec Le Monde : liaison favorable.

Avec Le Mat : accident.

*Relectures*

- « L'esprit d'escalier »
- « Dispensé d'évolution »
- « Mémoires d'un lutteur »

*Blasphèmes ostentatoire...*

— Pooh-Bah te crache au cul !

*Étriqués...*

Tous les vêtements de Delarc malgré les retouches.

5. Bref séjour en Camargue dans une vraie maison de gardian prêtée par Rodolphe. Plus rien ne trace un chemin jusqu'à Delarc. Un nuage, la pluie, un toit, ne lui font plus lever la tête. Ses yeux, rivés au sol, n'ont retenu des chevaux que la bifidité des sabots, des taureaux, l'arc des cornes.

Il cherche en lui l'animal dont Pooh-Bah serait le rostre ou la carapace.

*Allocation...*

1242,00 F

7. — Personne désormais ne touchera Pooh-Bah, ne l'effleura. (...) S'éveillent en elle des sensations. (...) Je serai seul à lui apprendre comment percevoir le monde.

*Relectures...*

- « La guilloche »
- « Douceur circonstanciée »
- « L'or africain »

*Les lèvres de Delarc...*

Une plaie suturée et guérie dont les berges encore gonflées limitent un interstice qui ne devrait pas causer d'inquiétude.

Des cordes pincées que le guitariste, respectueux du soupire sur la partition, ne relâche pas.

Une fenêtre à deux battants que l'on démontée et murée. Le contour des briques utilisées se dessine encore sous le crépi.

Les mâchoires d'un piège qui semble, une fois que l'animal a pu s'échapper, scellées par le sang et les poils agglutinés.

*Code...*

Lever le pouce : « Il n'a besoin de rien »

Montrer les cinq doigts de la main : « Il ne veut voir personne »

Hoher la tête deux ou trois fois : « Il a parlé, est sorti »

Désigner la bouche : « Il a demandé à manger »

Passer l'index sous l'oeil : « Il pleure »

10. Claude a presque l'autorisation de s'en aller. La peur l'a rappelé à elle. Toucher un pinceau lui donne le tournis.

– Je ne peux supporter le calvaire de Delarc.

Et encore :

– Je cesse de peindre. Je ne suis pas un artiste. Ai trop peur de l'être.

12. Pour conjurer le silence de Delarc, je lis à voix haute quelques pages du Manuel d'Epictète.

Ma voix n'a plus d'effet sur le cours de ses pensées. Elle se répercute idiotement sur les tôles et me revient sans aucun accusé de réception.

14. J'ai conservé, dans le ventre d'un livre sculpté, les éclats de diorite ramassés le dimanche de Pâques. Guidé par un flair de toxicomane, Delarc, en notre absence, les a cherchés et découverts.

Il les lance devant lui, joue aux dés ou aux osselets.

Le soir, avant de s'endormir, il les pose sur sa poitrine, les regarde se soulever et s'abaisser, les présente à Pooh-Bah comme sa progéniture.

Aujourd'hui il les ausculte.

### *Résistance...*

De l'air.

À l'usure.

À la maladie.

Électrique.

Passive.

La Résistance est un chapitre de l'histoire des guerres.

Il existe une résistance à l'amour, à ses formes directes ou progressives dont on dit qu'elle appartient aux femmes.

Delarc me résiste.

Delarc résiste à toute forme de règle excepté celui dont Pooh-Bah est le spectre.

### *Traduction*

« Die Gespaltenheit von Kultur und Leben » (folio 26 r° à folio 30 v°)

### *Suprême*

D'interminables discussions avec Ivan sans aucun rappel au passé.

Les lourds sommeils de Delarc quand j'approche, le plus silencieusement possible, une couverture, que je me glisse contre lui, enfant qui s'approche du feu malgré l'interdiction, pour en jouir.

La confection d'une robe de papier qui bruisse à chacun de mes mouvements, lit de feuilles mortes dans lesquelles je m'enfonce.

Les effets d'optique qui montrent parfois Pooh-Bah, seule, couchée sur le béton, mausolée dont Delarc se serait à jamais enfui.

20. Pousses de soja, coeurs de palmier, céréales au lait, pêches.

21. Je ne peux à présent m'approcher de Pooh-Bah sans que le duvet de mes avant-bras se hérisse.

Elle distille une aura glaciale et le sang de Delarc, sûrement, se réchauffe mal.

22. Des jours qu'il ne parle qu'à elle dans un langage incompréhensible, proche par sa sonorité d'un grec ancien aux vertus magnétiques.

23. Ivan soutient que le jeu des atomes tend obligatoirement vers deux extrêmes : la pétrification de Delarc ou l'incarnation de Pooh-Bah.

Il ajoute qu'une coupe longitudinale de Pooh-Bah donnerait à voir la figure de Delarc et non l'empreinte de sa main.

Je ne peux rester impassible devant les prédictions de ce grand rêveur, un peu charlatan.

*Relectures...*

« L'autre lenteur »

*Pooh-Bahamout...*

La fiction du rocher sur le taureau et du taureau sur Bahamout...

28. Je lui ai écrit en lettres majuscules, grasses pour être plus lisibles, ne pas exiger un trop lourd effort d'attention.

Ai employé les mots jalousie et réconciliation, des expressions propres aux romans roses, agréables aux adolescents trop préoccupés de leur corps.

Je ne puis espérer qu'il l'ait lue, qu'elle ait agi sur lui comme un philtre.

## JUILLET

*Allocation...*

1283,40 F

*Identités...*

Deux signes particuliers.

Un siamois portant son double à bout de bras.

Un miroir sans tain.

Le même rôle tenu par plusieurs acteurs.

Un loup de carnaval.

Narcisse penché sur l'eau.

Une autoscopie chaque fois qu'on regarde sa main.

– Je suis l'Autre.

4. Deux mots similaires impliquant pourtant une mort différente. Delarc a préféré entendre de ma bouche les allitérations de suicide, les occlusives sourdes d'amputation.

– Nous sommes, Pooh-Bah et moi, comme deux corps mis sous un joug d'attelage et gémissant dans la peur de ne pas mourir au même moment, côte à côte.

J'ai pensé à la possible fatalité de sa naissance. Existerait-elle sans moi, son irrémédiable borne ? L'intolérable n'est

pas de la porter puisque je suis déjà mort en elle, déjà mutilé.

7. De ceux qui se suicident, les uns se font violence ; les autres au contraire cèdent à eux-mêmes. Delarc n'appartient à aucune de ces catégories. Son geste serait collectif.

10. — Où est ma finalité ? Celle de mon corps déjà transformé, celle de ma vie déjà comblée ? Rien de plus à créer, je suis lié au tout que j'ai peur de perdre. Sans arrêt peur de perdre au point de désirer sa perte.

Restent l'orgueil et le désespoir, reste à souffrir pour avoir vu, par hasard ou par ambition, l'Eden du sculpteur.

14. A mes craintes, il répond que la mort serait un leurre. Je reste assise, les bras autour de ses genoux, la tête sur ses cuisses, face à Pooh-Bah. Se séparer d'elle, lui abandonner la main qui l'aurait créée, sa main fantôme dans le fantôme de Pooh-Bah, le hanterait bien plus qu'une réalité appréciable. Il essaiera de lui survivre.

## V

Tu seras désormais l'étrave de Delarc, le moteur de son perpétuel mouvement, égrenant les villes, les métropoles, les pays, les continents, au rythme d'une danse de Saint-Guy.

Vous quitterez Marseille sur le cargo *Lempira* en partance pour la Grèce. Accoudé au bastingage, Delarc, doutant d'une nécrose heureuse de sa main, tentera à nouveau de vous dés-unir. Éclaboussée d'embruns, avant-goûts d'abysses, tu craindras d'être seule, abîmée au flanc d'un rocher, enfouie sous des algues pourries, au ventre d'une épave nourrissant patelles, berniques, moules et praires qui te souilleraient en peu de jours. Nulle vie au fond de cette eau n'aurait le mérite de te reconnaître. Des poissons idiots t'évitieraient de justesse, désagrégeant la belle ordonnance de leurs bancs, fileraient. Mâchoire de prédateur, tentacule ensablé de pieuvre, gueule de murène, langue de serpent de mer, queue de sirène, résidu de pollution, tu croupirais. Des requins te frôleraient de la chair blanche de leur panse, les méduses t'ignorerait. Tu ne rencontrerais pas le Léviathan, ne serais pas la mascotte de Jonas. Seuls les dauphins, joueurs invétérés, te taquineraient, promèneraient tes facettes sublimées par la réfraction. Ta respiration s'inscrirait dans chacun de leurs bonds qui, l'instant d'après, te suffoqueraient. Le sel, des micro-organismes voraces viendraient te grignoter jusqu'à ce qu'il ne reste de toi qu'un grain ovale, indigne de l'élaboration d'une perle.

Toute détermination sapée par la vanité de ses efforts, Delarc fera les cent pas sur le pont du *Lémuria*, projetant les tatouages de Querelle sur la peau des marins affairés. Chaque écueil sera ta réplique grossie des milliers de fois, chaque île une embouchure apte à dévorer le cargo.

Aussitôt débarqués, vous mesurerez Athènes de vos pas. Les éphèbes, les muses, les naïades jetteront des feux de strass, des reflets de clinquant sur ta simplicité. Tu riras des piédestaux de bronze ou de marbre, éreinteras un Poséidon perché sur une jambe, souffrant de l'ankylose cultivée par les siècles, vert-de-gris sur toutes les attaches. Sa barbe rigide, ses yeux secs aux cils épineux, ses muscles chryéléphantins, ses aréoles stupides exalteront l'amour que tu portes à Delarc pour les métamorphoses divertissant son corps (maturité, humeurs, ridicules insaisissables, naevi pâlisants, hâle, tres-saillements...).

Pourtant tu chercheras tes racines dans les colonnes, les bas-reliefs, les dalles d'une allée, une frise que l'usure a détachée d'un chapiteau. Tu verras en Delarc ta caryatide, l'Atlas de ton monde.

Des musées, tu haïras les écrins doublés de velours grège, noir, grenat, où reposent, abandonniques, morts à veiller, les tiens. Ne subsiste d'eux qu'un fragment, un éclat, une parcelle jetée en pâture à des admirateurs interdits d'appareil photo, qui les mangent du regard et les dévorent de la mémoire.

En Turquie, Delarc te brandira, pouce levé le long des routes. Vous cahoterez sur des ânes, des mulets, des charrettes de foin, des remorques. Une guimbarde ou une Bentley vous déposera au seuil d'Ankara. À la chaleur d'août capturée par des pierres rongées de maladies, vous coucherez sur les places où des étrangers en casquette te couvriront de devises comme une sébile cosmopolite. Delarc fera rire des vieillards en montrant ta lèpre.

Un soir, invités par des Munichois, amateurs d'art, vous dînez dans un palace. On parlera de Klee, on fredonnera Kurt Weill. On insistera pour que Delarc boive cul-sec, prenne un cinquième verre, goûte une troisième liqueur. On le soûlera pour te voler. La congruence de tes cristaux, toute leur puissance de cohésion, s'allieront contre l'agresseur. Dégrisé, Delarc prendra la fuite. A bout de souffle, il te bercera.

Il essaiera de te noyer dans une cuve d'acide à Pékin. Accroupi de douleur, espérant t'immerger jusqu'à l'irréremédiable ramollissement, il pleurera, la main brûlée, moins de souffrance que de remords et l'échec vous tourmentera pareillement.

Harcelé par un obscur intermédiaire de l'Art Institute of Chicago, Delarc promettra de te vendre. Toute une nuit d'entretiens, de chiffres pharamineux, de brusques revirements, de bourbon, de chipotage, de cigares. Au matin, visiblement résigné, Delarc te posera sur le bureau. Bégayant d'excitation, toute contenance perdue devant l'impossibilité manifeste de vous détacher l'un de l'autre, le maquignon vous déchirera le chèque au visage.

Plus tard, dans une pension de famille, Delarc s'endormira, presque heureux. Toi, poste avancé de sa conscience, tu le veilleras.

À la lisière d'une forêt hongroise où les noeuds des arbres centenaires te proposeront de vrais sosies, tu serviras de perchoir à toutes sortes de rapaces agrippant leurs serres à l'étranglement de ta taille. Adonné à la fauconnerie dans l'espoir de te voir emportée jusqu'à une aire inaccessible, Delarc ôtera le capuchon aveuglant gerfauts, éperviers, autours, leur ordonnera ta perte d'un seul coup de poignet. Mais les oiseaux te préféreront une charogne.

Guettant la succion de la boue refermée, Delarc arbitrera ton combat contre la force élastique d'un marais tunisien, sa traîtrise de siphon. Aspiré jusqu'à l'épaule, il te déclarera vainqueur et te roulera doucement dans le lit d'un oued pour te rendre ta limpidité.

Elevée, index pointé, tu verras le Kilimandjaro, des roches râpées par le vent, cisailées par le gel forées par les cours d'eau souterrains. Des indigènes vous salueront, dressés à contre-jour sur des pics invraisemblables, enceints l'un de

l'autre, toi d'une main génitrice, lui d'un homuncule à l'image de ses dons.

Dans une caverne tibétaine tout juste désertée par le Yé-ti, vous séjournerez en ermites. Delarc jeûnera pour que son poignet, les éminences de sa paume, la pulpe de ses doigts, se flétrissent, sèchent, finissent par s'ouvrir un passage, te quittent comme un bracelet. Sa faiblesse, chaque jour croissant, l'engagera à croire que tu grossis et grandis, nourrie de son énergie, puissant parasite à suçoir de sangsue.

Afin de méditer, vous vous retirerez dans une abbaye aux environs de Tirana. Delarc revêtira la robe de bure et l'étoffe te protégera des ragots de la confrérie. Aux moineillons intrigués de ne pas le voir joindre les mains dans la prière, il déclarera avoir fait vœu de ne plus rien toucher qui puisse avilir sa chair.

Claquemuré dans une cellule, la perspective de l'Eternité où le conduirait sa vie religieuse, Paradis tout entier nimbé de ton auréole, lui fera désirer l'Enfer.

Une guivre immonde te déchirerait, un aspic te goberait, des harpies te saisiraient dans leurs griffes, des brutes aux mains à six doigts te briseraient, des hydropexes aux cornes en scie te découperaient. Tout le bestiaire de Satan, uni dans une même quête, lui arracherait l'âme.

Au beau milieu d'un repas, devant les moines interdits, Delarc relèvera sa manche et t'exhibera, hurlant ton nom. On va chassera, le vade rétro aux lèvres, non sans vous avoir inondés d'eau bénite et abrutis de prières marmonnées sur les ombres de vos corps, les traces de vos pas.

Vivotant dans le métro de Londres, Delarc fera la connaissance de petits trafiquants d'héroïne. Moyennant vingt livres le passage, il glissera la neige dans l'orifice de ton œil et, de station en station, s'acquittera consciencieusement de ses livraisons. En plein après-midi, vous serez abordés par des sbires en blouson clouté. Ils vous enlèveront. Bâillonnés, ligotés, ils vous conduiront à Manchester dans une villa cossue, avec parc, dogues et gardes armés. Votre hôte, un gentleman

désireux d'enrichir sa collection privée, vous recevra princièrement. Côté des chaises dorées du XVIIe, un trône de pacha, un grand Jean Dubuffet, une poupée amérindienne du IIe siècle, une bibliothèque émaillée, trois peintures de Jim Nutt, des fauteuils Renaissance, des photos-collage, un billot de boucher londonien du XIXe, vous mènerez une vie de château. Évidemment, les sorties vous seront interdites ainsi que toute forme de communication. Chaque jour, on vous filmera dans vos occupations les plus anodines et un volumineux catalogue regroupant croquis et diapositives vous présentera dans toutes les attitudes possibles.

Avec la complicité de cambrioleurs vous jugeant difficiles à monnayer, vous recouvrirez votre liberté chimérique.

Étendu sur le plus célèbre divan parisien, la tête sur un mouchoir blanc, Delarc racontera votre histoire. Tu assisteras à sa torture, aux mille et une ruses qu'il déploiera pour ne pas tomber dans les pièges faciles. Il suivra des yeux les moulures du plafond, les écailles d'un tableau, des myriades de fissures où il devinera des signes, des visages, des corps de chevaux, épaississant les silences, attentifs à sa gêne.

Tu incarneras une foule de symboles que Delarc engrangera comme des certitudes. Tu seras son phallus, son agressivité, l'érection de son père, le sein de sa mère, le fœtus de son frère, les yeux morts d'Oedipe, des excréments durcis, un repas gâté, un serpent dressé et toutes sortes de mélanges à base d'hormones, d'instincts, de pulsions, de meurtre, d'anthropophagie.

De peur de se guérir de toi, de peur de te tuer, il fera un bras d'honneur à l'analyste et s'enfuira.

Des centaines d'histoires, rocambolesques ou dramatiques, grinçantes ou paraboliques, se grefferaient dans les mémoires. Tu serais à l'origine de proverbes et de locutions, de maximes, de contrepèteries, de jeux de mots douteux, snobs, culturels, savants. Imitateurs, chanteurs, comédiens t'inscriraient à leur répertoire. Des ventriloques t'offriraient une langue maternelle. Tu aurais ton hymne, ton film, ton livre. De fausses biographies de Delarc, de faux comptes rendus d'interviews se vendraient sous le manteau, marché noir de l'excentricité. Le bouche à oreille, le zèle des journalistes serviraient de tremplin à ta notoriété. On décernerait, chaque dimanche de Pâques, le « Prix Pooh-Bah » à un jeune sculpteur dont le corps est l'outil. Personnages de bandes dessinées pour adultes, héros de dessins animés, auraient les traits de Delarc et leurs masques de guerre ta physionomie. On vendrait ton empreinte en plâtre, réplique de ton profil, à des millions d'exemplaires. Tu serais même habillée par un créateur de haute couture et d'informes poupées de feutrine porteraient ton nom. Présidents, rois, émirs, descendants de shahs dérouleraient le tapis rouge à votre arrivée, te proposeraient un coussin de pourpre à glands dorés.

On perdrait votre trace à l'aéroport de Brasilia. La ruine ferait mourir Delarc dans un désert, prétendrait que tu ne l'as sauvé ni de l'étreinte d'un anaconda ni de la voracité des piranhas, que vous vous êtes accouplés pour des rejetons mi-humains, mi-granitoïdes, qu'ils vivent. Un planteur vous aurait vus capturés par une tribu amazonienne adorant tes vertus aphrodisiaques. Tu serais même devenue, aux dires

d'un révolutionnaire, l'emblème d'une jeune république, la main de Delarc une Excalibur que seul un dictateur saurait tirer de son fourreau.

Malgré le déferlement d'expéditions envoyées à votre recherche, votre silence durera des années. Delarc restera introuvable.

Un paysan malien te heurtera du soc de sa charrue dans un champ de sorgho. Dépêchée sur les lieux en toute hâte, une équipe de spécialistes affirmera qu'il ne s'agit pas de toi mais d'un vestige de totem inconnu. La découverte d'une civilisation perdue enflammera les archéologues, les paléontologues, les sociologues, les philologues. On te mettra sous cloche dans un laboratoire. Rayons X, carbone 14, toute la pharmacie des chercheurs restitueront ton exacte composition, ta résistance au feu, ta dureté, tes clivages, ta densité, ta radioactivité, ton magnétisme, ta valence électrostatique, ton énergie réticulaire, ton contenu bactériologique.

Pelles, draglines, excavateurs géants ouvriront une carrière dans le champ de sorgho pour mettre à nu un gisement de ta trempe, ne trouveront qu'une vilaine roche rayable à l'ongle, pas le moindre débris de poterie.

Jetée sur un lot de babioles pour touristes, tu seras nue et terne. Vide.

Et tu savais cela comme on sait les choses dans un rêve.

-----